

# POLICE MAGAZINE

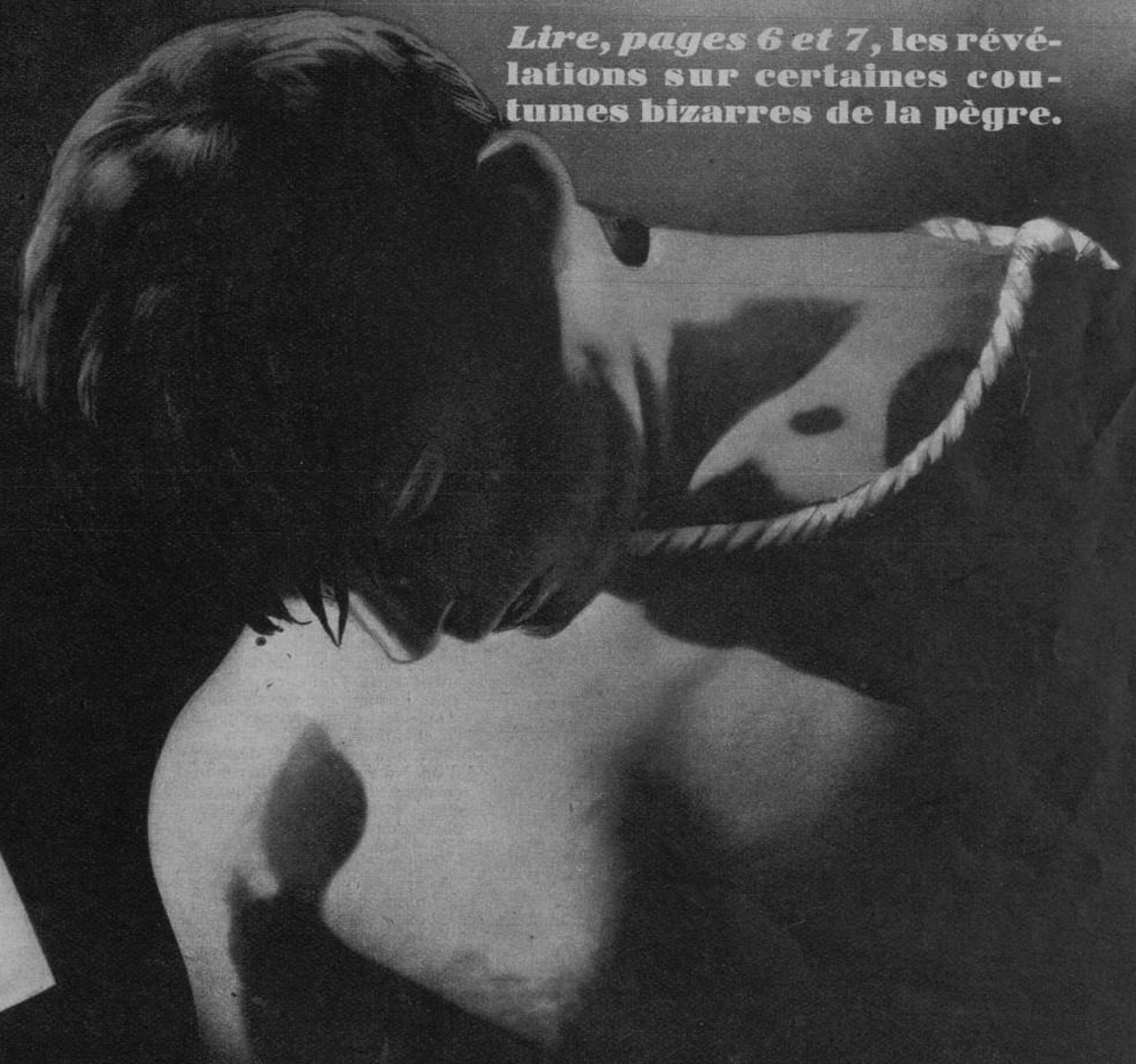
*La Superstition  
cher, les  
malfaiteurs*

*Lire, pages 6 et 7, les révé-  
lations sur certaines cou-  
tumes bizarres de la pègre.*

*pages  
8 et 9*

*la Nuit du  
Carrefour*

*Grand Roman policier par  
Georges Simenon*



# LA BANDE

VII (1)

**L**es deux détenus, menottes aux mains, restèrent enfermés au violon de la gendarmerie, celle-ci ne possédant pas de cellules séparées.

Le brigadier commanda au gendarme Bignole de passer la nuit dans la geôle, afin de ne pas perdre de vue ces inculpés de marque :

— Soyez tranquille, brigadier, répondit le subalterne, j'ouvrirai l'œil, et le meilleur, et je vous certifie que je vous restituera demain les deux lascars.

Pour tout dîner, on n'apporta aux prisonniers que des sandwiches et de l'eau. Il y avait déjà longtemps que la nuit était tombée. Le violon, faiblement éclairé par un petit bec de gaz, recevait un courant d'air froid qui empêchait les prisonniers de dormir.

Vers deux heures du matin, P'tit Louis se plaignit de sa blessure et se mit à geindre :

— Fallait pas vous faire moucher, mon garçon, riposta le gendarme. Est-ce que vous croyez que je ne serais pas mieux dans mon lit, auprès de M<sup>me</sup> Bignole, que de veiller la nuit, sur une chaise, deux crapules de votre espèce ?

— Monsieur le gendarme, murmura doucement P'tit Louis, c'est entendu que vous avez raison ; mais il n'en est pas moins vrai que l'on doit avoir quelques égards pour un citoyen, quel qu'il soit, qui a la poitrine perforée par une balle de revolver. Et puis, ne sommes-nous pas de malheureux vaincus qui devraient, malgré tout, susciter la commisération ?

— Et moi, qu'est-ce que je suis ? gromme-

(1) Voir *Police Magazine*, nos 370 et 371.

*Plaçant une chaise sur une table, ils passèrent par le trou du plafond.*



la le gendarme. Je n'ai pas été fabriqué, que je crois, pour passer la nuit avec deux voyous.

Croyant néanmoins avoir apitoyé son gardien sur son sort, P'tit Louis se prit à soupiner.

— Tenez, mon garçon, ajouta le bon gendarme ; si vous aviez une femme comme mon épouse, vous ne songeriez pas à vous conduire en paltoquet comme vous le faites... Vous n'êtes certainement pas marié ?

— Hélas ! non. Mais j'ai une douce fiancée qui ignore...

Et le misérable se prit à sangloter. Constatant qu'il réussissait à émouvoir son gélier, P'tit Louis pleura, cette fois, à chaudes larmes, à l'ébahissement du Gros Julot.

— Ah ! certes que non ! conclut le gendarme, la vie n'est pas toujours exhubérante.

— Si, pour me faire prendre mon mal en

## DES

patience, reprit le blessé, je pouvais simplement griller une cigarette ?

— Je n'ai pas de tabac ; moi, M<sup>me</sup> Bignole me défend de fumer.

— J'en ai, moi, du tabac, et personne ne me défend de fumer.

— Enfin, si vous voulez fumer, je peux prendre sur moi de vous autoriser... ainsi qu'à moi.

— Ce serait avec grand plaisir et vive reconnaissance pour votre bonté ; mais, fit remarquer le drôle, entravé par les menottes comme je le suis, je ne puis chercher mes cigarettes, qui sont au fond de ma poche à droite, ni mes allumettes qui se trouvent dans celle de gauche.

Le gendarme enleva les menottes. Le blessé sortit de sa poche une boîte de gauloises, en offrit au gardien, à son compagnon de captivité et les trois hommes allumèrent leur cigarette :

— Je me sens mieux ! soupira P'tit Louis. Vive le tabac !

— Quand nous aurons tous fini de fumer, dit le gendarme, je vous repasserai les menottes, puisque c'est la consigne.

— Je le suppose bien, approuva le blessé, mais la nuit sera longue et nous pouvons nous livrer à ce silencieux passe-temps, pendant une petite heure.

Sans le laisser paraître, P'tit Louis regardait les yeux du gendarme pour se rendre compte s'ils ne commençaient pas à clignoter. Il avait réussi à lui faire prendre des cigarettes soporifiques, mélangées à celles de la Régie et il attendait l'effet qui fatalement devait se produire.

A la quatrième cigarette, le gendarme branla doucement la tête et ne tarda pas à s'assoupir, en souriant béatement.

P'tit Louis défit aussitôt les menottes de son complice et ils ficelèrent les jambes du dormeur.

Quand ils voulurent sortir ils constatèrent que la porte était fermée ; ils pratiquèrent alors un trou dans le plafond, placèrent une chaise sur une table et atteignirent le comble du violon, qui n'était qu'un rez-de-chaussée assez élevé. La nuit était obscure, aucune étoile ne paraissait à l'horizon.

Quand ils eurent atteint le toit, ils virent avec une réelle angoisse qu'il n'existait que deux issues ; d'un côté la cour de la gendarmerie, de l'autre un vaste étang paraissant vaseux.

— Je préfère le plongeon à la tête, soupira Gros-Julot ; mais toi, avec ta blessure, crois-tu pouvoir piquer le nez dans la flotte ?

— J'essaierai, fit crânement P'tit Louis, en réajustant le bandage de sa blessure. Je ne suis jamais resté en chemin !

La lune réussit à se dégager d'un nuage qui cherchait encore à la retenir prisonnière, elle éclaira faiblement la campagne environnante.

Les évadés mesurèrent alors la hauteur du plongeon à effectuer. Il n'y avait pas moins de cinq mètres, du toit, pour atteindre le niveau de l'eau :

— Je pique le premier, dit Gros Julot ; comme

ça, je l'attendrai dans le jus pour te secourir, si besoin est...

Et il plongea, puis, étant remonté à la surface presque au même endroit, il attendit son compagnon.

P'tit Louis plongea à son tour et remonta suffoqué à la surface ; sans l'aide de son compagnon, il aurait certainement coulé à pic. Il se laissa entraîner par le camarade, vigoureux nageur, et ils aborderent après cinq minutes d'efforts plutôt pénibles sur la rive opposée.

Au même instant, deux coups de carabine retentirent, et un projectile siffla entre les deux fugitifs. L'alerte avait été donnée par le gardien du violon qui, réveillé, surpris de se trouver seul et ligoté, comprit le tour qu'on lui avait joué. Trois gendarmes et le brigadier s'élançèrent aussitôt à la poursuite des fuyards.

Poussé par le vif désir de réparer sa faute, Bignole, le fusil sur l'épaule, le revolver entre les dents, traversa l'étang à la nage, jurant de remettre la main au collet des deux lascars qui l'avaient « induit en erreur ».

Ses collègues contournèrent l'étang, ce qui les obligea à un assez long détour, et ils se trouvèrent distancés par Bignole qui suivait de près la piste des deux évadés, engagés dans un petit bois.

Fort heureusement pour ces derniers, la lune venait de se coucher et l'aurore naissait timidement, sous un ciel gris et bas.

Le gendarme Bignole retrouva la trace des cambrioleurs alors que ceux-ci atteignaient La Frette, il tira sur eux deux coups de carabine, dans l'espoir d'en toucher un et d'indiquer, en même temps, à ses collègues la direction dans laquelle il s'engageait.

Le chapeau mou de Gros Julot, touché par une balle, vola à dix pas du malfaiteur, qui ne se donna pas la peine de le ramasser. Pénétrant dans un petit bois dans le but de dépister les poursuivants, les deux fuyards descendirent le dernier coteau de La Frette et se trouvèrent acculés à la Seine :

— Je n'aurai jamais le courage ni la force de traverser le jus, déclara P'tit Louis à son compagnon. Je suis fait... Quitte-moi et gagne la forêt de Saint-Germain.

Mais Gros Julot eut une idée : — Dirigeons-nous vers la droite, dit-il, et cachons-nous dans cette touffe de roseaux. Je jure de ne pas t'abandonner. Si besoin est, je lutterai dans la flotte, jusqu'au bout, et les bourriques boiront la goutte avec nous.

Une minute après, les deux évadés exécutaient leur plan et les gendarmes qui

accorte paysanne, qui souriait gaieusement tout en jetant du grain à ses poules :

L'occasion est bonne, dit Gros Julot d'une voix décidée. Voilà la quinze chevaux qui nous conduira à Rouen.

Douze minutes après, les deux évadés se trouvaient à Meulan ; ils vendaient quelques sacs de combustible et achetaient de l'essence.

Ils reprirent la grande route de Vernon, débitèrent à Mantes le charbon qui restait et marchèrent jusqu'à Gaillon où ils déjeuneront copieusement ; ils poursuivirent ensuite leur chemin jusqu'à Pont-de-l'Arche et là, apercevant une limousine stationnant à la porte d'une étude de notaire, ils s'emparèrent de la voiture plus rapide et abandonnèrent à la place, l'auto-camion.

A Sotteville, ils estimèrent prudent de prendre le train pour gagner Rouen ; ils cachèrent la limousine dans la clairière d'un petit bois de chênes.

On juge de l'heureuse surprise que suscita leur apparition dans l'auberge où se trouvaient Fifi, Grand Rouquin et la Môme Pierate. Ces derniers aussi avaient abandonné leur automobile pour mieux dépister la police.

Les deux rescapés firent le récit de leur évasion mouvementée, à la grande joie de leur auditoire.

Toujours par prudence, la bande reconstituée décida de se rendre à Ambazac par eau, chemin de fer et voiture. On convint de s'embarquer au Havre à destination de Nantes. Là, on prendrait la voie ferrée descendant à Bordeaux et on la quitterait à La Rochelle.

Dans cette ville, il serait facile de trouver une bonne automobile pour se diriger enfin sur Ambazac.

VIII

Le lendemain de cette évasion, Lerégent se rendait dans le cabinet de M. de la Maronnaie, juge d'instruction, pour l'informer du navrant épilogue de l'affaire de la villa Esmeralda.

— Je suis certain, monsieur le juge, dit-il, que nous avons tenu entre nos mains une redoutable bande de malandrins qui n'ont pas encore dit leur dernier mot ; et c'est le juge d'instruction de Pontoise qui portera la responsabilité de leurs nouveaux méfaits. Je compte bien, monsieur le juge, que vous conserverez l'instruction de la voiture dérobée et celle du cambriolage de Montigny qui en fut la conséquence.

— C'est déjà convenu, affirma le magistrat, avec le procureur de la République. — J'y tiens d'autant plus, continua le policier, que je me suis promis une revanche

# SACRISTAINS

s'étaient rejoints descendaient à leur tour sur la berge.

Croyant que les deux fuyards n'avaient pas hésité encore à traverser le fleuve à la nage, les gendarmes détachèrent une barque et se rendirent sur l'autre rive. Là, ayant relevé des traces de pas sur un petit chemin de la forêt, ils continuèrent leurs recherches.

Quand les deux fugitifs eurent constaté que leurs poursuivants s'enfonçaient sous les arbres, de l'autre côté du fleuve, ils sortirent de l'eau. Un jour blafard s'était enfin levé, ils retournèrent dans le petit bois, ramassèrent des branches mortes, allumèrent du feu dans le trou d'une clairière, se déshabillèrent et firent sécher leur linge et leurs vêtements.

Reposés et à sec, ils se revêtirent et se dirigèrent par un chemin vicinal dans la direction de Pierrelaye. Arrivés au hameau de la Maison Blondel, ils entrèrent dans une ferme où ils achetèrent du lait. Gros Julot avisa une casquette de cycliste et s'en empara.

En contournant la petite agglomération de maisons formant le hameau de Maison-Fleury, ils aperçurent un camion chargé de sacs de charbon. Un rapide coup d'œil leur indiqua que le conducteur de ce véhicule courtisait une





Ils partiront comme échantillons sans valeur, confiés au chemin de fer.

éclatante. Je suis convaincu que, bientôt, ces bandits vous donneront l'occasion d'ouvrir de nouvelles informations.

— Vous croyez réellement ?  
— Je ne serais guère étonné qu'ils fussent mêlés à plusieurs affaires importantes de province, notamment à des vols dans des musées, dans des églises.

— Où pensez-vous qu'opèrent ces malfaiteurs en ce moment ?

— Après leurs fuites successives, ils se sont certainement rejoints dans une ville normande ; mais, comme l'un d'eux a pu emporter pour plus de deux millions d'or et d'argent, ainsi que des diamants, celui-là tentera sûrement de regagner le département de la Seine pour placer en lieu sûr son trésor.

— Vous avez donc un plan ?  
— Parfaitement. En possession de tous les signalements de nos clients, j'ai fait établir des surveillances à toutes les portes de Paris, à toutes les gares de la capitale et de la banlieue, sans excepter Versailles et Argenteuil. La police étrangère va être prévenue au cas où l'un d'eux se rendrait à Londres, à Bruxelles ou à Amsterdam.

## IX

A sept heures du soir, M. Géraumon se faisait annoncer à l'hôtel particulier de M<sup>lle</sup> Liliane Ventucellini, joyeux de la nouvelle invitation que lui avait adressée la danseuse. Tous deux dînèrent en tête à tête et, au dessert, le fonctionnaire renouvela ses brillantes déclarations.

L'artiste ne dissimula pas le plaisir qu'elle éprouvait et elle abandonna ses mains à l'amoureux qui les couvrit de baisers.

Encouragé, le fonctionnaire se montra plus pressant. Ce fut avec un orgueil visible qu'il demanda à Liliane d'accepter en cadeau un superbe collier de perles fines, orné d'un fermoir en gros brillants, accompagné d'un premier acompte de trois cent cinquante billets de mille francs sur la somme promise.

Il supplia ensuite son hôtesse de lui accorder enfin la suprême satisfaction qu'il attendait depuis si longtemps ; mais, il ne put fléchir la danseuse dans sa résolution :

— Je vous appartiendrai toute, déclara-t-elle, le jour où vous me donnerez la preuve de votre amour en souscrivant à mes désirs. Peut-être me trouverez-vous trop exigeante ?

Mais Géraumon protesta ; celle qu'il aimait méritait plus encore ; il rêvait pour elle les honneurs, la gloire ; promit qu'elle serait, avant peu, promue par ses soins au grade de chevalier de la Légion d'honneur, et qu'en ce qui le concernait il était décidé à briguer un siège de député ou de sénateur afin de se rendre plus digne de son amour.

Afin de jeter un baume sur la blessure de son soupirent, Liliane lui proposa de passer la nuit suivante en sa compagnie. Incrédule, le fonctionnaire blêmit et son émotion l'empêcha d'articuler le moindre mot :

— Demain, expliqua la danseuse, je suis invitée à la soirée artistique, musicale, théâtrale et dansante donnée, en son hôtel, par la gracieuse artiste Miss Nerson Canadienne. Je dois me faire accompagner par un gentil cavalier. C'est vous, tendre ami, que, sans hésitation, a choisi mon cœur. Rendez-vous ici, à neuf heures du soir, pour nous rendre chez Miss Nerson et nous ne nous quitterons que le lendemain matin.

Le lendemain, le fonctionnaire se rendit

général de division, d'un membre de l'Académie des Beaux-Arts, d'une poétesse renommée et d'un médecin magnétiseur.

La conversation devint fort animée. On en arriva vite à l'échange de confidences, à des révélations fort amusantes sur la plupart des hommes politiques en vedette, les artistes, les auteurs dramatiques, les romanciers et les directeurs de journaux.

Rendu loquace par les libations, le financier annonça que le cours de la peseta allait encore perdre quelques points, le trésor espagnol se trouvant obligé d'expédier de la monnaie d'or aux Etats-Unis pour le règlement d'une dette ancienne. Le Gouvernement helvétique pressenti voulait bien consentir une avance de soixante millions de numéraire au Gouvernement espagnol, et c'était la banque Hirschfelden qui se trouvait chargée des expéditions, lesquelles devaient être tenues secrètes. Il venait de se livrer au travail de préparation de ces envois, qui seraient au nombre de dix.

— Diable ! s'écria le général de division, vous endossez là une grave responsabilité. Ne craignez-vous pas qu'un de ces colis soit détourné à son arrivée à New-York ?

Le banquier sourit et riposta :  
— Croyez, mon cher général, que j'ai pris toutes dispositions utiles pour parer à un incident regrettable de ce genre. Mes précautions sont arrêtées d'accord avec la Sûreté Générale. Nos envois ne porteront, comme indications que des mots comme ceux-ci : « Echantillons de lingots de cuivre » ou « Echantillons de pièces de bronze ».

L'importance des colis échappera aux malfaiteurs américains. Nous userons également d'un autre stratagème. Le destinataire sera un petit fondeur de Washington et la caisse d'envoi portera la marque de la maison de M. Tortolan, de la rue de Turenne, négociant en métaux. Allez donc deviner, avec une telle préparation, que ces colis renferment de l'or monnayé !

Le membre de l'Académie des Beaux-Arts conseilla d'expédier les colis à Cherbourg, en camion blindé.

— Pas du tout ! s'exclama le financier, cela pourrait éveiller l'attention des complices des malfaiteurs américains, constamment à l'affût d'un mauvais coup à opérer ; ils partiront simplement, comme de braves échantillons sans valeur confiés à la compagnie des chemins de fer de l'Etat, et le succès le plus complet est assuré. Je m'étends sur des détails oiseux, alors que je voulais vous dire de jouer à la baisse sur les valeurs espagnoles.

— Veuillez me pardonner, mon cher financier, reprit le général. Ne craignez-vous pas que le rassemblement de ces colis assez volumineux d'échantillons de métaux ne donne l'éveil ?

— Rassurez-vous. Ils seront expédiés successivement : le premier partira le lundi 15, dans huit jours ; le second le vendredi 19, le troisième le lundi 22, le quatrième le vendredi 26 et ainsi de suite. Voyez combien ces convois seront espacés et n'auront rien d'insolite... Mais, vous m'avez interrompu et je tenais à vous indiquer un excellent tuyau de bourse...

Et M. Hirschfelden leur conseilla d'ache-

ter des parts de la Société des Pétroles de Monaco-Santo, de Galicie. Le capital action allait être doublé, en raison des bénéfices énormes produit par deux puits à rendement considérable, ce qu'on avait laissé ignorer au public jusqu'à présent : chaque actionnaire recevrait gratuitement autant de titres qu'il en possédait. Quant aux porteurs de parts, ils en verraient tripler leur nombre. Au dernier marché en Bourse, la part valait neuf cents francs. En achetant cent parts à neuf cents francs, on en posséderait trois cents dans une quinzaine de jours, soit un gain assuré de deux cents fois neuf cents francs. Il n'y avait qu'à les revendre peu après...

Le banquier ajouta que, pour son propre compte il se trouvait actuellement détenteur de cinq mille parts et qu'il était donc assuré de réaliser, avant peu, un joli bénéfice de neuf millions.

A cette annonce, les yeux de Liliane flamboyèrent et se fixèrent sur ceux du financier, qui rougit. Géraumon, rongé par la jalousie, comprit que rien ne comptait pour l'artiste hors l'argent, et qu'elle lui préférerait le riche financier s'il ne pouvait pas mettre des millions à ses pieds.

Aussi, à sept heures du matin, le fonctionnaire prit-il congé de l'artiste en lui promettant d'exaucer son vœu dans quinze jours tout au plus.

C'était dimanche ; il écrivit à dix agents de change pour leur commander à chacun l'achat de cent parts de Monaco-Santo.

Il y avait six années de cela, le hasard d'une rencontre avait mis en relations Géraumon avec une jeune femme mariée, piquante rousse, aux yeux d'émeraude. Cléopâtre Henriette Langlémin, femme d'un libéraire convaincu ; il était devenu l'idole de cette créature au cœur aimant. Il avait gagné d'autre part la complète admiration du mari partisan du partage de tous les biens de ce monde, en déclarant que ses convictions politiques l'entraînaient vers la révolution sociale. Aussi était-il devenu pour les deux époux plus qu'un protecteur, un frère en anarchie. Géraumon était connu du couple libéraire sous le nom de Gaston Durochet, fondé de pouvoir d'une banque.

Neuf mois après le début de ses relations avec le prétendu fondé de pouvoir, Cléopâtre Henriette mettait au monde un petit garçon. Géraumon offrit, à cette occasion, aux époux, une petite villa située à Argenteuil ; il avait, en outre, réussi par l'intermédiaire d'un de ses amis influents, à obtenir un emploi actif pour le libéraire et celui-ci était entré dans un poste de début, à la compagnie des chemins de fer de l'Etat.

Ayant donné ces deux satisfactions aux époux, Géraumon songea à les abandonner à leur sort ; mais il se sentit attiré de nouveau par la jeune femme. Celle-ci dégageait de tout son être un parfum spécial, l'odeur des roussettes qui avait le don d'émoustiller ses sens ; de plus cette situation bizarre avait du piquant pour le fonctionnaire : après cinq années de liaison avec Cléopâtre celle-ci s'enorgueillissait d'être mère de cinq enfants et en attendait un sixième.

Dans l'après-midi, Géraumon se rendit à Argenteuil. Le libéraire se trouvait seul, son épouse se promenant au bord de la Seine pour faire prendre, un bol d'air à la nichée ; lui occupait ses loisirs à nettoyer la maison, après avoir lavé la vaisselle.

Cela déplut au visiteur qui, prenant un air supérieur, déclara :

— J'ai rêvé pour toi, Langlémin, de grandes choses. Je veux assurer ton avenir, camarade, et celui de ta petite famille.

— A tes ordres camarade !

— Je t'indiquerai, avant peu, le moyen très logique, j'ajouterai même légal, de te procurer de l'or. Il y en aura suffisamment pour t'assurer une belle aisance...

— Et pour la Cause ?

— Pour elle aussi. Avec le métal précieux que je prélèverai, nous créerons un vaste organe révolutionnaire dont tu seras l'administrateur, le rédacteur en chef...

Le travail sera facile. Sache seulement que l'argent à prendre est destiné à servir nos camarades d'Espagne et d'Amérique, que ce n'est pas de l'or de particuliers, même bourgeois, mais celui du Gouvernement monarchiste espagnol résolu à persécuter nos frères. Laisserais-tu commettre cette iniquité ?

— Jamais, camarade, jamais ! Je suis ton homme.

Géraumon ajouta :

— J'ai passé une nuit blanche. Offre-moi l'hospitalité !

— Je n'ai qu'un lit ; partage-le avec nous.

Et le scélérat coucha dans le lit conjugal, entre les deux époux.

(A suivre.)

AUGUSTE KESLER

et

LOUIS THINET.

On mangea par petites tables.

# DES ADORATEURS DU FEU

*perissent dans  
les flammes*



**E**

x Perse — actuellement Iran — entre Kermanchach et Hamadan, dont on croit que ce fut l'Ekbatane des anciens, la route tourne brusquement et conduit vers un haut plateau. Là, on peut encore voir les ruines d'un antique temple persan, aux pierres couvertes

d'inscriptions mées, persanes et grecques. C'est par ce haut plateau que l'armée d'Alexandre le Grand passa, en l'an 329 avant Jésus-Christ, vers l'Inde. On peut aussi y voir les traces d'une armée plus récente : le 8 mars 1917, le général russe Baratov y opéra sa jonction avec une colonne du général britannique Maude.

Un sentier étroit mène de ce haut plateau, entre deux murs de rochers, par de mystérieuses gorges, vers un temple caché, dédié à Zoroastre. Une secte de mazdéistes y pratiquait depuis des temps immémoriaux le culte du feu, interdit en Perse par les conquérants musulmans (à partir du VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère). Une partie des adorateurs du feu avaient pu fuir vers l'Inde où ils fondèrent la secte des parsis; d'autres furent exterminés; la majorité se convertirent à l'islamisme, mais quelques-uns se réfugièrent dans le labyrinthe rocheux entre Kermanchach et Hamadan et y continuèrent la pratique de la religion mazdéiste, selon les livres de la Zend Avesta.

Le chah actuel, Pahlavi, homme moderne, éclairé, fit savoir aux adorateurs du feu se cachant dans son empire qu'ils ne seraient plus persécutés pour leur foi. L'exercice religieux étant libre pour tous les cultes dans l'Iran moderne.

Mais les mazdéistes étaient si habitués, depuis des siècles, à pratiquer leur religion dans le mystère, en cachette, qu'ils furent

Tout le temple fut embrasé par le feu.

tous indignés du décret royal. Ils rejetèrent donc l'offre du chah et s'en tinrent à leur tradition du culte secret.

Un jour, un groupe de parsis venus de l'Inde eurent la malencontreuse idée de visiter le vieux temple de Zoroastre d'Ekbatane.

Ils furent accueillis par des pierres, et il y eut des morts et des blessés.

Les autorités décidèrent alors qu'il fallait faire comprendre aux mazdéistes que des meurtres pareils n'étaient plus admises en Perse. Un détachement de gendarmes fut chargé d'occuper le temple et d'y rester jusqu'au jour où la commune des mazdéistes serait réorganisée.

Quelques dizaines de gendarmes pénétrèrent dans le labyrinthe. Mais les adorateurs du feu ne furent pas pris au dépourvu. Les gendarmes ne pouvaient avancer qu'en file.

Ils tombèrent un à un, car les mazdéistes avaient des fusils. Le détachement battit en retraite et ne revint que quelques jours plus tard, munis de mitrailleuses et de grenades à main.

Rendez-vous, et vous serez épargnés ! cria le capitaine aux défenseurs du temple.

Mais une balle l'atteignit et il tomba blessé. Les gendarmes ouvrirent le feu, puis ils se jetèrent en avant vers le temple, prêts à lancer leurs grenades à main. Ils n'en eurent pas le temps.

Soudain, tout le temple fut embrasé par le feu. Les mazdéistes avaient incendié l'édifice et périrent dans les flammes en chantant d'antiques litanies. Ainsi, ils étaient partis avec le feu, leur dieu.

ANDRÉ-G. BLOCK.

## On accuse, on plaide, on juge...

### LES REVENDICATIONS DE SALIMA MACHIMBA

Il y a quelque trente ans régnait, sur l'île de Mohéli, Sa Majesté Salima Machimba I<sup>re</sup>, qui avait droit de vie et mort sur tous ses sujets.

Malgré ce privilège archaïque, la vie s'écoulait paisible dans l'île qui vénérait sa souveraine... Un gendarme français, M. Camille Paule, vint à passer : son bicorne, sa prestance et sa moustache conquérante — qu'il portait encore longue comme certains gendarmes — séduisirent Sa Majesté.

Le Gouvernement français, protecteur de l'île, tenta de faire comprendre à Salima Machimba I<sup>re</sup> que, quoique républicain et démocratique, il ne pouvait admettre le mariage d'une reine et d'un gendarme.

Entre son cœur et sa couronne, Sa Majesté n'hésita pas : elle abandonna son palais de Forbine, ses riches plantations de vanille, de café, de cacao, de canne à sucre, abdiqua, épousa Pandore et s'en vint avec lui habiter en Haute-Saône.

Le Gouvernement français lui accorda une rente annuelle de... 3 000 francs : pour une reine, même sans trône, c'était peu. M<sup>e</sup> Théodore-Valensi, alors député de la Haute-Saône, interpella le ministre des Colonies et obtint l'élévation de la pension à 10 000 francs.

Malgré cette élévation, l'ex-reine est fort gênée et elle vient d'écrire au président de la République pour lui expliquer que, du fait de la dépréciation du franc Auriol et en raison de l'augmentation de la vie, elle se trouve, elle, le gendarme son époux et ses enfants, dans une situation voisine de la misère.

Elle demande une augmentation raisonnable de sa pension et la reversibilité de celle-ci sur la tête de ses enfants, ainsi qu'il a été fait pour son père Saïd-Ali, ancien sultan de la Grande Comore, pour Abd-el-Kader et autres souverains sous le protectorat français.

Elle indique en même temps un moyen de faire face à cette dépense sans obérer le Trésor : l'émission de timbres à son effigie, lesquels, prétend-elle, obtiendraient grand succès dans toutes les colonies.

La reine, qui ne dit pas s'il est nécessaire de mettre à ses côtés sur les timbres Pandore son époux, ajoute que, si elle n'a pas satisfaction, elle intentera une action devant le tribunal civil.

Comme il est peu probable que le président de la République donne gain de cause à Salima Machimba première en nom, le tribunal de la Seine sera saisi de ses revendications.

L'ex-reine, qui chargera M<sup>e</sup> Théodore-Valensi de ses intérêts, a l'intention d'ajouter à la plaidoirie de son défenseur une plaidoirie *pro domo*.

Ce sera peu banal de voir une ancienne Majesté évoquer son existence fastueuse d'antan, semblable à un conte des *Mille et une Nuits*, ses richesses, ses champs de canne à sucre brûlés par le soleil, et réclamer à présent de quoi préparer son humble pot-au-feu familial, en un coin perdu de la Haute-Saône, où elle vit en compagnie de Pandore-don Juan... cause de la perte de sa couronne et de sa fortune.

### LE DÉMON DE MIDI

Une auberge d'un petit village de l'Oise, c'est-à-dire une salle basse et sombre, tout emplie d'effluves de vin, de tabac et de friture. A l'heure des repas, on met en mouvement un phonographe nasillard qui offre aux clients la gaieté d'un fox-trot, la langueur d'une rengaine napolitaine ou la syncope cuivrée et trépidante d'une rumba. La patronne de céans est une robuste et accueillante jeune femme qui, pour ses consommateurs un sourire cordial, un mot aimable et autant de bouteilles poudreuses qu'ils désirent, car la cave est bien garnie.

Était-ce cette cave aux vieux vins couleur de rubis et d'ambre qui attirait à l'auberge un riche cultivateur voisin, nommé Legrand, ou bien les saucissons, les boudins et les jambons pendus dans la vaste cuisine ?

Que non pas ! C'était la patronne. Legrand, célibataire endurci, se vantait très haut de ne pas avoir de maîtresse.

— Moi, disait-il volontiers, j'ai une devise : liberté, *libertas* ! Pas de femme, pas de liaison... Je ne me suis jamais attaché à aucun jupon, j'aime mieux une bonne bouteille, un pâté bien doré et une pipe bien culottée ; ça coûte moins cher !

La peur de la dépense chez ce paysan « très près de ses sous », ainsi qu'on le chuchotait dans le pays, était la vraie raison de sa continence.

Quel démon, si ce n'est celui de midi, lequel inspira à Paul Bourget un grand roman, poussa cet homme sage qui approchait de la soixantaine à courtiser la belle cabaretière de vingt ou vingt-cinq ans plus jeune que lui.

L'idylle commença un bel été, dans le jardin de l'auberge, à l'instant où le brûlant soleil fait éclater la pourpre des roses,

tandis que les guêpes laissent entendre leur bourdonnement :

— Allons, encore un verre ! Il faut bien boire par la chaleur ! conseillait l'aubergiste.

Et l'amoureux, un sourire béat dans sa grosse moustache grise de gendarme ou de notaire de province, se laissait faire, offrant des tournées et tentant d'obtenir parfois un baiser.

Que se passa-t-il entre eux ? Rien, dit la jeune femme. Rien, confirma son amoureux que peut-être ce platonisme exaspéra.

Quoi qu'il en soit, après quelques mois de sourires prometteurs, d'œilades au salpêtre, de serments et de refus, Legrand, un soir, entra congestionné et furibond dans la salle basse, à cet instant pleine de buveurs.

— Une bouteille de champagne ? offrit en riant la patronne.

Elle avait à peine fini sa phrase que l'homme braquait sur elle un revolver indécis, s'il est permis de dire, car la balle alla atteindre un inoffensif consommateur, lequel en lâcha son « demi » de blonde, la main un peu blessée par le projectile qui ne lui était pas destiné.

Devant le tribunal correctionnel de Clermont, Legrand, assisté de M<sup>e</sup> René Pommier, du barreau de Paris, expliqua son geste :

— Je me suis toujours méfié des femmes, dit-il, ce sont des histoires, des complications qui vous mènent on ne sait jusqu'où...

— Jusqu'en correctionnelle ! répliqua le président. Mais avez-vous tiré par amour, par jalousie ?

Le prévenu réfléchit un instant :

— Ni l'un ni l'autre !

— Alors ?

— Voilà... elle m'avait pris le matin sa photographie et un billet de 100 francs. J'ai pensé : « Si elle me prend déjà mon argent... avant... qu'est-ce que ce sera... après ? » Et puis, aussi, je ne voulais pas de cet « après », je ne voulais pas faire d'elle ma maîtresse : j'ai peur de l'amour : je « rentrais » (sic) celui-ci en moi !

C'est cette théorie du « refluxement » cher à Freud que plaida avec esprit et éloquence M<sup>e</sup> René Pommier qui obtint le sursis pour la légère peine de prison octroyée à son client.

Et la victime du « démon de midi » s'en fut avec satisfaction.

Mais nul ne vit l'aubergiste, cause du drame : peut-être, mettait-elle dans le seau à glace, la bouteille de champagne, destinée à fêter l'amoureux irascible et repenti ?

### L'AVOCATE SUR LE TOIT

Le tribunal de simple police, ce parent pauvre et comme honneux des Chambres correctionnelles, puisqu'il se cache discrètement dans une sorte de cave placée sous la Galerie Marchande, connaît souvent des affaires intéressantes, voire piquantes.

L'autre après-midi, le préfet de la Seine, poursuivait après contravention le propriétaire d'une marque d'apéritif pour avoir, sans autorisation, placé sur un toit voisin du Trocadéro une immense affiche lumineuse vantant les mérites de l'apéritif.

M<sup>e</sup> Solange Mauclair plaissait pour le délinquant :

— Il n'avait pas, dit-elle, besoin de l'autorisation préfectorale, car l'affiche incriminée ne faisait pas partie intégrante de l'immeuble, puisqu'elle y était apposée par des boudons... Ce n'est que lorsque l'affiche fait absolument corps avec l'immeuble que l'autorisation est nécessaire, ce qui n'est pas notre cas !

Le président du tribunal de simple police jugea qu'une expertise était nécessaire et chargea un huissier d'aller examiner la façon dont l'affiche était posée; bien entendu l'avocat du plaideur l'accompagnera dans sa mission — aérienne, presque — un matin prochain.

De sorte que les locataires de ce quartier auront le spectacle original d'une jeune et charmante avocate parisienne se promenant sur un toit en compagnie d'un honorable huissier ministériel.

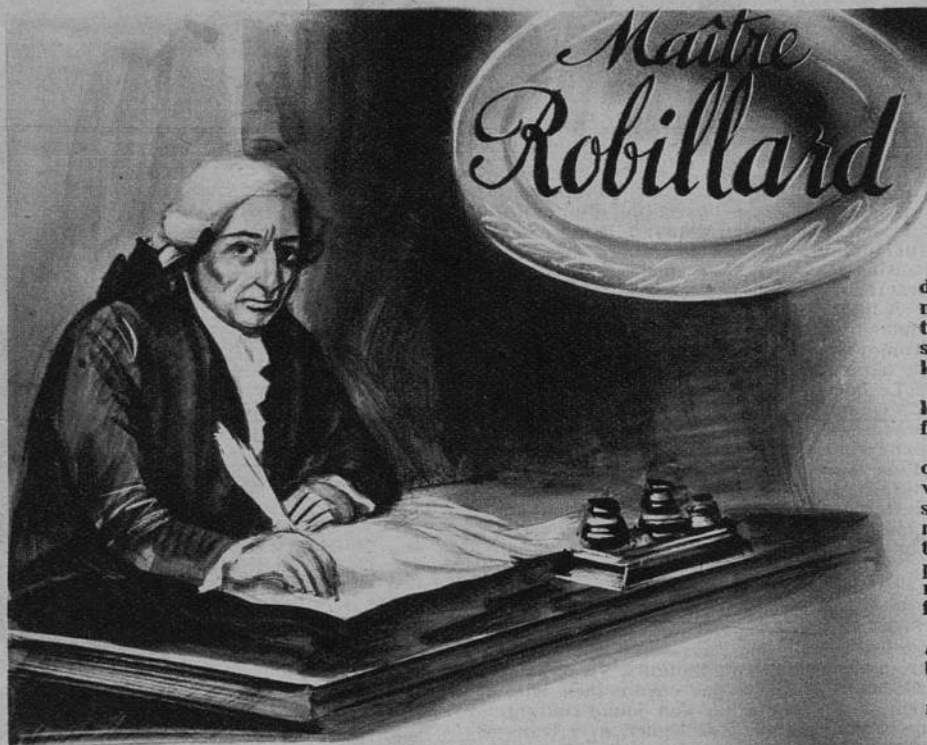
Mais M<sup>e</sup> Solange Mauclair est-elle très satisfaite de cette promenade sur un immeuble, qui l'oblige à joindre à ses qualités d'avocate celles, un peu imprévues en l'occurrence, d'équilibriste ?

SYLVIA RISSER.

PROCHAINEMENT :

## Les Prisons dans le Monde

Enquête de Jean CRÉTEUIL sur l'organisation pénitentiaire en France et à l'Étranger



M<sup>e</sup> Robillard possédait une charge importante.



**M**AÎTRE ROBILLARD, huissier à Rugles, coquette bourgade normande, possédait une charge importante. Dans son étude défilait journellement une multitude de cultivateurs qui n'auraient jamais traité une affaire sans venir consulter celui qui passait pour une des lumières de la région. Et cette façon de procéder n'avait rien que de très naturel.

Au lendemain des grandes journées révolutionnaires, après Thermidor, bourgeois, artisans et paysans avaient perdu confiance.

Les assignats inondaient les marchés et tous les bons Normands, craignant de nouveaux malheurs, conservaient jalousement dans leurs armoires les pièces d'or et les écus d'argent qui représentaient à leurs yeux de la bonne monnaie sonnante et trébuchante, ne risquant aucune dépréciation.

De temps à autre, ils se débarrassaient de leurs assignats ou d'un peu d'or pour acheter de la terre et, à ce moment, ne manquaient pas de venir soumettre leurs projets au bon M<sup>e</sup> Robillard.

Celui-ci, aimable et serviable, prodiguait ses conseils à la satisfaction générale et aucun de ses clients n'avait eu à se plaindre des opérations conseillées.

Mais cette manie de conserver ses richesses au fond d'une vieille armoire n'était pas sans inconvénients : les bandits de grand chemin, ne trouvant plus de voyageurs à dévaliser sur les routes et sachant fort bien où se terrait l'or, s'attaquaient alors aux propriétés, exécutaient des coups de main dans les fermes, n'hésitant pas à torturer les propriétaires pour leur arracher le secret de leur cachette.

**LES CHAUFFEURS** Pendant l'été 1795, la région comprise entre la Ferté-Fresnel, Laigle et Rugles, aux confins de l'Orne et de l'Eure, avait été mise en émoi par les terribles exploits d'une bande de malfaiteurs qui faisaient rôti les pieds de leurs victimes et s'étaient rendus coupables des pires méfaits.

Aussi, par une belle journée de Floréal, au marché de Rugles, sur la Grand'Place, on ne parlait que des chauffeurs et de leurs forfaits. Dans la grande salle de l'auberge tenue par Bertrand Gaudry, les conversations ne roulaient que sur les bandits.

Toujours affable, optimiste, M<sup>e</sup> Robillard allait d'une table à l'autre, rassurant les uns, conseillant les autres, avançant des projets énergiques pour faire renaitre la confiance et pour mettre hors d'état de nuire tous les sacripants.

Il fallait, d'après lui, cacher soigneusement son argent, mener une vie très simple pour ne pas exciter les convoitises, et surtout ne pas s'armer pour éviter d'être emprisonné dans les geôles de la République ; cette dernière ayant à charge d'assurer la sécurité des honnêtes citoyens.

**UN ORIGINAL** C'était un homme original que cet huissier, partisan de l'ordre, farouche républicain, croyant à la justice des gouvernants.

Il n'aimait pas voyager le jour, prétendant que ses affaires l'occupaient pendant les heures diurnes. Cette attitude étrange surprenait sa femme qui ne cessait de le questionner et de lui reprocher cette façon d'agir.

taut vers la cachette, et toute la troupe disparaissait emportant le magot et abandonnant la victime à son triste sort.

Toute la région était ainsi terrorisée, les attentats redoublaient de fréquence et une timide répression n'arrivait pas à débarrasser la Normandie de ces indésirables.

Encouragée par l'impunité, leur audace ne connaissait pas de bornes. Le nombre des fermes visitées et des paysans rançonnés par les mêmes procédés barbares était considérable. Et ce qui achevait d'effrayer la population, c'était cette impunité dont jouissaient les malfaiteurs, la facilité avec laquelle ils déjouaient la police et la sûreté avec laquelle ils se rendaient dans les maisons où il y avait de l'argent à prendre.

Sans nul doute quelqu'un de bien informé les renseignait, leur indiquait les coups à faire.

A peine un bourgeois avait-il encaissé quelque argent, à peine un fermier avait-il vendu ses récoltes que les « chauffeurs » se présentaient à son domicile. On soupçonnait bien Bertrand Gaudry d'être l'indicateur de la bande et chacun se gardait de parler affaires devant lui, mais rien ne permettait d'affirmer avec certitude qu'il fût réellement un complice des bandits.

**ASAIN-T-NICOLAS-DE-SOMMAIRE**

Un fermier de Saint-Nicolas-de-Sommaire qui venait d'hériter d'un oncle et s'attendait à la visite des malfaiteurs avait pris la précaution de cacher en différents endroits la somme importante que lui avait remise le notaire de Laigle.

Comme cela, pensait-il, il n'aurait pas les « pieds grillés » et n'abandonnerait qu'une infime

partie de son magot, en cas d'agression.

Ainsi qu'il l'avait prévu, les « chauffeurs » ne tardèrent pas à venir lui rendre visite. Le visage couvert de suie, dissimulé en outre sous un voile noir, ils enfoncèrent la porte et posèrent leur rituelle interrogation :

- Ton argent ?
- Je n'en ai pas !
- Ton argent ?
- Derrière le buffet !
- Et le reste ?
- C'est tout, je n'ai pas autre chose !

En un clin d'œil, l'astucieux paysan fut ligoté sur une chaise et déchaussé. Immédiatement, un fagot allumé était placé sous ses pieds.

La douleur fut plus forte que sa volonté. Dans un hoquet, il jeta ces mots :

— Le reste est à la cave... derrière des bouteilles vides !

Quelques minutes plus tard, le chef de la bande revenait avec quelques centaines de livres.

Un nouveau fagot fut allumé, puis, après lui avoir arraché sa chemise et mis son torse à nu, les sinistres malfaiteurs promènèrent sur sa poitrine un bouchon de paille enflammé.

Le supplicé désigna une troisième cachette.

Les bandits ne s'estimèrent pas encore satisfaits, il leur fallait quatre mille livres.

La torture reprit. Les misérables entouraient leur victime haletante. Bribe par bribe, ils lui arrachèrent son secret et partirent en emportant tout l'héritage.

Le lendemain, après d'atroces souffrances, le fermier mourait.

**LA CAPTURE**

C'était la première fois qu'il y avait mort d'homme. Jusque-là, les bandits s'étaient contentés de « rôti » les pieds de leurs victimes, ne provoquant que des blessures sans gravité.

Ce crime atroce eut le don de faire activer l'enquête de la gendarmerie. Devant l'émotion provoquée, les enquêteurs redoublèrent d'efforts. Il fallait en finir avec les « chauffeurs ».

Les gendarmes resserrèrent la surveillance autour des fermes où il venait de rentrer de l'argent et, une nuit, cachés derrière un talus bordant la route qui, de Laigle conduit à la forêt de Saint-Evroul, ils virent passer, un à un, cinq ou six individus qui n'avaient rien à faire à cet endroit à pareille heure.

Au fur et à mesure de leur passage, ces individus furent arrêtés et mis hors d'état de nuire. Fouillés, ils furent trouvés porteurs de pistolets, de foulards noirs et de petits sachets de suie. Aucun doute n'était possible, les gendarmes venaient de capturer la bande au complet.

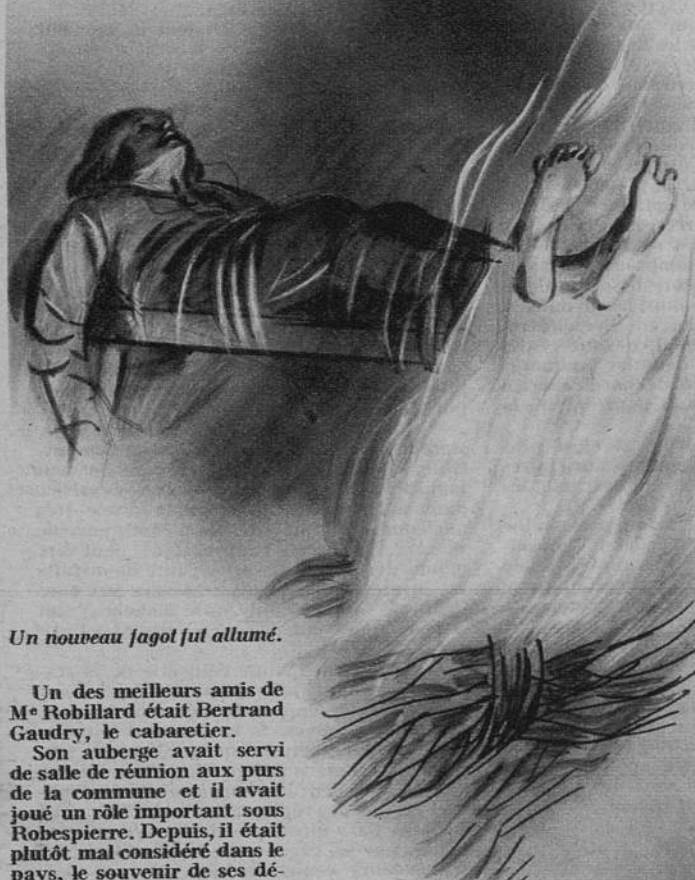
Conduits à Laigle, les bandits furent identifiés. Et, à la stupéfaction générale, on constata qu'il y avait là M<sup>e</sup> Robillard, le bon huissier de Rugles ; son camarade Bertrand Gaudry, l'aubergiste. Il y avait aussi le principal clerc du notaire de Laigle.

Ces prises expliquaient fort bien pourquoi et comment les bandits étaient renseignés à coup sûr.

Un des malfaiteurs manquait pourtant à l'appel. C'était un homme jeune qui accompagnait parfois à cheval les bandits au cours de leurs expéditions.

(Suite page 15.) JEAN CEY.

A la stupéfaction générale, on constata qu'il y avait là M<sup>e</sup> Robillard, le bon huissier de Rugles.



Un nouveau fagot fut allumé.

Un des meilleurs amis de M<sup>e</sup> Robillard était Bertrand Gaudry, le cabaretier.

Son auberge avait servi de salle de réunion aux purs de la commune et il avait joué un rôle important sous Robespierre. Depuis, il était plutôt mal considéré dans le pays, le souvenir de ses dénonciations éloignait de lui beaucoup de clients. Comme l'huissier, il avait l'habitude de sortir fréquemment la nuit pour se rendre, disait-il, chez de mauvais débiteurs avec lesquels il avait des difficultés pour se faire payer.

**AU NOM DE LA LOI**

Les bandits qui terrorisaient la Normandie procédaient avec une audace déconcertante. Ils se rendaient en bande chez le fermier choisi et se faisaient ouvrir en menaçant :

— Au nom de la Loi, ouvrez ! Vous cachez des ennemis de la Patrie, laissez-nous perquisitionner !

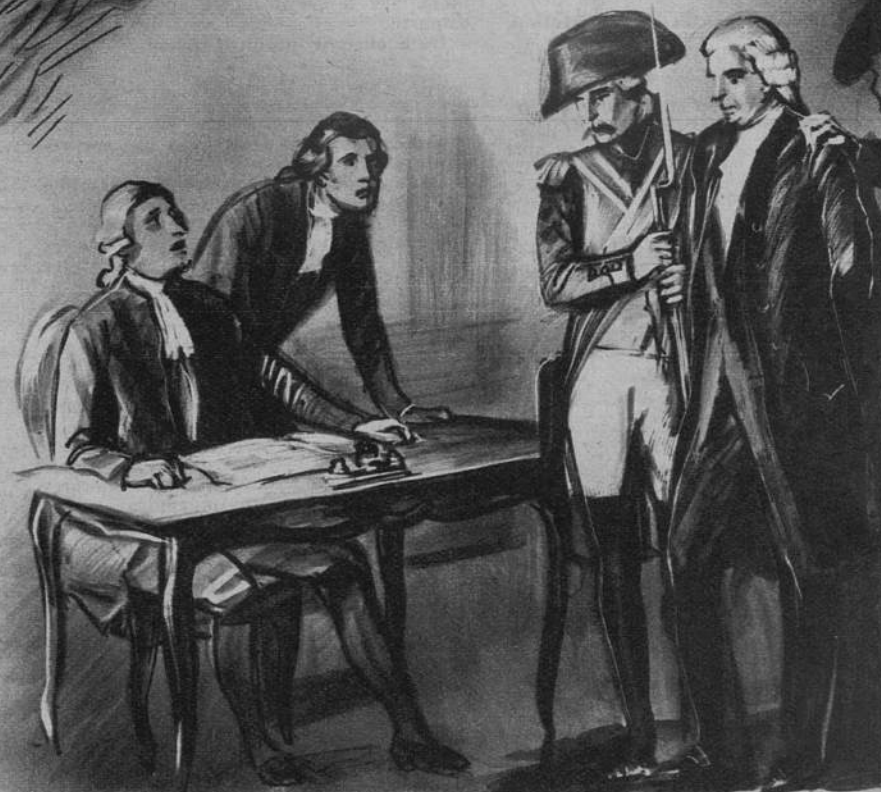
Une fois dans la place, les malfaiteurs — généralement au nombre de cinq — ne perdaient pas de temps. Ils allaient droit au but :

- Ton argent ?
- La réponse était presque toujours identique :
- Je n'en ai pas ici !

Alors les « chauffeurs » se mettaient au travail. Ils s'élançaient sur leur victime, la ligotaient, lui enlevaient ses bas, allumaient une brassée de paille et la plaçaient sous les pieds du malheureux.

Le supplice durait jusqu'au moment où l'infortuné, ainsi martyrisé, désignait, en hoquetant, l'endroit où étaient cachées ses économies.

D'un bond, l'un des hommes se précipi-





# i

Il y a quelque temps — au cours du mois de juillet dernier — la police de l'État de Tennessee (U. S. A.) était avertie que les tombes où se trouvaient enterrés depuis peu de semaines les nommés Bligh et Lenington, tous deux pendus pour assassinat, avaient été violées, retournées de fond en comble.

L'enquête permit de faire des constatations assez étranges. Tout d'abord on établit que plusieurs individus avaient successivement participé à ce pillage macabre. Mais quel mobile avait pu les pousser ? La suite de recherches amena à une conclusion capable de restreindre considérablement le champ des investigations ultérieures. Les deux condamnés à mort avaient été inhumés sans aucun bijou, vêtus de leur seule chemise et d'un pantalon de toile. Donc ce n'était pas par intérêt ou cupidité que les vampires modernes avaient agi. Il fallait trouver autre chose.

Le shérif Bertram eut l'idée de faire procéder à l'autopsie des deux cadavres.

On sait que cinq États seulement, dont ceux de New-York et d'Illinois, ont adopté jusqu'à présent l'électrocution comme peine capitale. Ailleurs, dans le Nevada par exemple, on a imaginé le gaz cyanhydrique, mais, dans le Tennessee en particulier, on s'en tient toujours à la classique pendaison.

Le docteur Mac-Goy n'eut donc guère de surprise une fois ses patients « entr'ouverts » de constater un certain « désarroi » local à la base du cerveau de chacun d'eux. Les vertèbres du cou ne tenaient plus, et si, autour, ce qui restait de chair en putréfaction présentait une apparence très peu orthodoxe, il ne s'en étonna pas outre mesure. Là, où la corde avait serré, frotté, rien de surprenant qu'il se fût produit une désintégration plus rapide et plus pénétrante que sur le reste du corps.

Cependant, un examen plus approfondi ne devait pas tarder à lui faire voir quelque chose d'absolument renversant.

Il s'était penché à nouveau sur la partie supérieure du corps de Lenington et machinalement il avait fait le décompte des vertèbres cervicales... Un cri s'échappa de ses lèvres. Il en manquait deux ! Bligh examiné dans de semblables conditions aussitôt après, révéla la même particularité.

C'était donc pour se procurer ces os dont la rupture avait provoqué la mort des condamnés que l'on s'était mis en devoir de saccager leur tombe ! La preuve en fut administrée huit jours plus tard, tout à fait accidentellement, lorsqu'on trouva sur un conducteur de chariots, nommé Standen-Lewis, soupçonné d'attaque à main armée, une de ces vertèbres.

Il la portait sur la poitrine à même la peau, un fil de soie passé dans le trou du petit os, le tout formant ainsi une espèce de seapulaire.

\*\*\*

L'interrogatoire de Standen par le shérif Bertram présenta un double intérêt. Après avoir fait l'aveu de ses frasques personnelles, ce qui allait l'amener devant la Cour de Nashville... (laissons cela de côté), l'homme parla des vertus de son amulette.

— J'aurais voulu l'acheter que je n'aurais jamais pu y mettre le prix, déclara-t-il... D'ailleurs, un fétiche de ce genre, il faut le conquérir soi-même pour qu'il ait toute sa puissance.

— Il ne vous a pas évité l'arrestation, Standen !

Ce n'était pas par intérêt ou cupidité que les vampires modernes avaient agi.

# LA SUPERSTITION

— Mais rien ne prouve que je n'obtiens pas, grâce à lui et bien que vous ne me l'ayez enlevé, l'indulgence du jury.

— Gardez donc votre inaltérable confiance... Et dites-moi, comment vous êtes-vous introduit dans le cimetière ?

— Le soir, en escaladant le mur. Je commençai par répérer la tombe des pendus. Je revins la nuit suivante avec des outils.

— Vous êtes vous rendu compte que d'autres avaient eu la même pensée que vous ?

Standen marqua là une hésitation. De toute évidence, il lui répugnait de parler des autres amateurs de vertèbres, gens de son milieu. Le dénonciation est prohibée entre gaillards du même bord.

Il dit seulement : — Je fus assez heureux pour trouver encore là ce que je désirais par-dessus tout... un os qui porte bonheur au même titre et même davantage que la corde ayant servi à pendre. Si vous voulez connaître ceux qui ont opéré avant moi, ou après, cherchez-les. Je ne suis pas de la police.

L'affaire avait une trop haute portée « morale » pour qu'il fût possible d'en rester là. Le gouverneur de l'État donna les ordres les plus sévères. De nombreux détectives se mirent en mouvement. Mais il fallait attendre une nouvelle inhumation de pendu.

Et tel était l'attrait exercé par les reliques macabres que, coup sur coup, trois amateurs furent pris sur les lieux mêmes, la fosse à nouveau remplie.

Cette fois, on dut incriminer de complicité les fossoyeurs. Puis, la surveillance s'étant étendue, on découvrit que, dans presque tous les champs de repos relevant des principales prisons de tous les États-Unis (il n'y a guère que la prison de Sing-Sing qui n'ait pas de cimetière extérieur ; les cadavres sont enterrés dans le chemin de ronde, appelé par les condamnés « La galerie 25 »), de très nombreux individus se livraient à cette lugubre besogne, dérobant les vertèbres des pendus, les phalanges, les cheveux et même les cils des électrocutés, et jusqu'aux vêtements des uns et des autres pour les écouler dans les faubourgs de New-York, de Chicago, de San-Francisco parmi les membres de la haute et de la basse pègre.

Étrange commerce ! Oh ! il n'est plus question pour les nouveaux propriétaires des amulettes d'en être les conquérants, les voleurs !

Il se crée une mystique de porte-veine sous l'habile influence d'un homme de couleur : Jan Janotson. Un illuminé doublé d'un businessman. Il organise une Bourse des fétiches propres à garantir la réussite des malfaiteurs de tout poil. De partout on lui adresse de la « marchandise ». Est-elle réellement authentique ?... Peu importe. Janotson la garantit et la vend aux meilleures conditions. Il a la clientèle... Et la veine lui aussi, car on ne put faire rendre gorge à ce négociant marron (c'est bien le mot). Sur le point d'être appréhendé, il disparut.

On le cherche, paraît-il encore.

\*\*\*

Cette série de découvertes effectuées par la police des États-Unis n'est pas surprenante en elle-même.

De tout temps, les professionnels du crime ont recherché avidement de pareils souvenirs. On a toujours eu le tort de croire que l'exécution d'un coupable impressionne les autres criminels, au point de les arrêter sur la pente du mal. Il ne reste plus en faveur de la peine de mort qu'un argument sérieux ; elle châtie le coupable de façon définitive. Et, si elle effraie quelques autres sur le moment, on peut affirmer que, dans bien des cas, elle hypnotise aussi et crée dans certains mauvais esprits une émulation fatale. Ainsi, il y a une cinquantaine d'années, avant que Scotland Yard n'ait pris des mesures pour faire cesser ce lugubre négoce, les grands voleurs de Londres achetaient au plus haut cours la corde

ayant servi à l'exécution d'un criminel. Le bourreau trouvait là, — car il fut toujours mis en possession chez nos voisins de cet accessoire après usage, — de fructueux revenus.

A quoi pouvait servir la corde en question entre les mains de ces acquéreurs ? Toujours à les préserver du péril au cours de leurs entreprises hasardeuses.

Le docteur Chesterfield a écrit : « Quand ils pouvaient par hasard (1) se procurer les vertèbres cervicales d'un pendu par exécution de justice, ils faisaient montre d'une audace incroyable dans leurs expéditions. En leur argot, ils appelaient ces vertèbres des *fingers of glory*, des doigts de gloire ! Cela leur mettait au cœur la certitude de l'invincibilité. »

\*\*\*

De pareilles superstitions ne sont pas exclusivement anglo-saxonnes. On les retrouve parmi nos malfaiteurs. Ils avaient tendance, il n'y a pas encore bien longtemps, à l'époque où l'on jouait couramment du couteau, à se léguer, à se transmettre l'arme à la rouille sanglante ayant servi à quelque assassin connu. Et certains hommes d'âge se souvenaient encore des scènes pénibles qui se déroulaient place de la Roquette, après les exécutions capitales à la fin du siècle dernier.

Il fallait que la police intervint avec rigueur pour empêcher certains individus de se disputer à qui aurait le droit de tremper son mouchoir dans les flaques de sang formées entre les pavés.

D'autres le soir ou le lendemain venaient guetter et recueillir la poussière encore humide sous l'emplacement de la guillotine.

Cette poussière et ces mouchoirs rouges formaient autant de porte-bonheur ou d'amulettes que les apaches se partageaient entre eux.

D'autres croyances singulières d'une tout autre qualité ont cours encore dans ce monde spécial.

Un policier fort bien documenté sur les mœurs et coutumes des grands pickpockets d'outre-Manche me confia dernièrement que beaucoup de ces « artistes » ne s'engagent pas dans une affaire délicate sans avoir sur eux leur *charm for good luck*.

De quoi est fait ce porte-chance ? Le plus souvent d'un simple morceau de charbon de bois caché au fond du gousset.

J'ai vainement cherché à savoir quelle signification possédait ce débris de combustible, ajouta mon interlocuteur. Je n'ai jamais pu obtenir que des réponses évasives. Sans aucun doute, il s'agit là d'une très ancienne tradition que les générations de voleurs à la tire se transmettent, peut-être depuis des siècles — car ce genre de méfaits est un des plus anciens... Songez aux coupeurs de bourses dont parle Rabelais — et dont ils n'ont jamais songé à discuter l'utilité.

La tradition ? Nulle confrérie ne la respecte mieux que celle des malfaiteurs. Leur langage, leurs lois, leur hiérarchie en sont autant de preuves. Si la cour des Miracles a depuis longtemps disparu (sur son emplacement s'élève aujourd'hui l'hôtel d'un grand quotidien : l'*Intransigeant*), n'en trouve-t-on pas des répliques en réduction dans certains bars interlopes de la rive gauche, hantés par les vagabonds, les sans-logis, les trimardeurs venus de loin souvent, mais sûrs de trouver des frères dans les arrières-salles de ces troquets où l'on dort les coudes sur la table, la tête recouverte de vieux sacs à grains ou à pommes de terre.

Je suis entré souvent chez « Charlot », un « bistre » de la rue Galande, pour y tailler bavette avec l'un ou avec l'autre, m'en entendre conter, saisir à demi-mot, découvrir des types. L'un d'eux, je me souviendrai longtemps de sa silhouette diabolique (on l'appelait : le grand Jailles), m'avoua un soir :

— J'ai tiré cinq ans de récluse pour avoir fait de la mornifle (2). Et pourtant !...

Il soupira. — Nous avions pris toutes les précautions. Une carrée à l'écart, des instruments réduits au minimum et la protection du diable...

— Explique-toi...

— Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas tuyauté sur la question. Ça vaut que je vous mette au courant. Il y a deux façons de fabriquer la mornifle : en grand, à l'industrielle, et d'après les vieux moyens des alchimistes. Moi, j'ai un peu étudié étant jeune ; mes parents voulaient que je sois pharmacien. J'ai pas réussi, l'amour de l'existence m'a séduit trop tôt. Résultat : cinq condamnations. Je me demande pourquoi je ne suis pas relégué... Enfin, n'en parlons plus. Donc, un jour que je la « pétais » dans les

(1) Il s'agit des bandits qui, vers 1885, terrorisèrent les faubourgs de Londres.  
(2) Fausse monnaie.



Au baccara, il lui arrive de perdre comme tout le monde.

grandes largeurs, il me vint l'idée d'en faire un petit peu. Je réunis des copains, je leur parle de mon plan. Faut-être au moins cinq ou six pour fabriquer, vérifier et surtout passer la mornifle, sans trop d'avatars.

— Je l'ai ouï dire, en effet.

— Bon ! je ne vous ferai pas un cours là-dessus. Mais ce que vous ignorez, c'est qu'il existe une vieille coutume dans la profession. Pour faire de la mornifle en mettant tous les atouts de son côté, il faut, ont prétendu les vieux des siècles passés, les Nostradamus, les Flamel...

— Flamel ?... Il en a fabriqué ?

— Je vous parle de ce qu'on m'a transmis... D'ailleurs ça importe peu, s'écria le grand Jailles avec impatience... Flamel ou le grand Albert, ou le sire de Marchecoul... Moi, je m'en suis rapporté à la formule...

— Et que disait-elle cette formule ? repris-je, intéressé tout de même par ce mélange de crédulité, d'erreur et d'attachement à la tradition légendaire.

— Que, pour éviter tous les ennuis pouvant résulter de l'opération et de ses suites, on ne devait couler le métal dans les moules qu'en présence d'une femme nue, ayant les yeux bandés, et, attachée sur une croix dans la pièce où l'on travaillait.

Lorsque j'eus laissé à ma stupeur le temps de s'atténuer, je posai de nouvelles questions à Jailles.

— Et vous êtes parvenus à vous procurer une femme pour remplir ce rôle étrange ?

— Hum ! ça n'a pas été commode, murmura-t-il. Nous avons dû employer un petit peu la force. Elle demeura quinze jours avec nous... C'était une fille de la rue de la Chapelle. Son mac tirait huit mois pour cambriolage. Elle faillit devenir folle... Mais enfin, elle remplit son office... Quand nous l'avons jetée dehors, elle jura de nous faire descendre par son homme...

— Parions que c'est elle qui vous a dénoncés ?

Le pauvre hère secoua la tête négativement.

L'homme parla des vertus de son amulette.



# CHEZ LES MALFAITEURS

— Non, grogna-t-il, avec un rire sinistre... Elle clamsa sans avoir pu revoir le type... Un banal accident...

Je fixai Jaïlles jusqu'au fond du regard :

— Oui ! oui ! Un camion en pleine nuit, la tamponna sur le boulevard de la Villette... la veille du jour où un inspecteur nous pinçait dans un tabac alors que la débitante faisait sonner de nos pièces sur le marbre de son comptoir.

Il poussa un immense soupir, sa main disparut dans sa toison léonine.

— Elle est morte trop tôt... Voilà le fin mot de l'affaire. Vivante, elle nous protégeait... Nous aurions dû comprendre cela. On est bête voyez-vous...

Je ne crus pas nécessaire de donner au grand Jaïlles mon opinion sur ce point.

\*\*\*

C'est peut-être au bague que cette question du fétichisme outrancier atteint son maximum d'ampleur.

Un surveillant me citait ces exemples typiques :

— A plusieurs reprises, j'eus dans les camps l'occasion de m'occuper de crimes commis par des forçats, me dit-il. Au cours de l'une des enquêtes qui s'ensuivirent, il me fut donné de voir sur le ventre de la victime... des excréments humains. Le coupable retrouvé, avoua être l'auteur du crime et aussi de... de la chose. Il avait cru dur comme fer que ce dépôt le préserverait du malheur, c'est-à-dire de l'arrestation.

— Le professeur Locard de Lyon a relevé plusieurs cas de ce genre, émis-je.

— Il y a une vingtaine d'années, c'était de pratique courante dans la basse pègre, l'arrière-clan des assassins et des cambrioleurs, c'est vrai, reprit l'ex-garde-chiourme. Mais le cas de Jean S..., dit le Vampire, est plus rare. Celui-ci commit un meurtre sur une jeune métisse à Cayenne. Son forfait accompli, il se sauva, pour revenir quelques heures plus tard, l'esprit obsédé par un étrange scrupule. Il s'était persuadé que, s'il ne violait pas la morte qu'il avait tuée, parce qu'elle refusait d'accepter ses faveurs, il serait immanquablement pris et condamné. Il se livra à ce sacrilège... On l'appréhenda, et il faillit crever de rage lorsqu'on lui apprit que c'était grâce à son retour auprès de la malheureuse qu'il avait pu être identifié. Mais, dans le fond, il est certain que sa croyance idiote ne sortit pas diminuée de l'incident.

Quant au troisième cas que je suis à même de vous citer, il concerne un cambrioleur qui fit parler de lui pendant des mois, il n'y a pas bien longtemps. Il avait une quarantaine de vols avec effraction sur la conscience. On trouva chez lui pour plusieurs centaines de milliers de francs d'objets rares, bijoux, argenterie, tableaux. Il allait se retirer de la profession lorsqu'il fut pincé. Et aux jurés qui le condamnèrent à Nantes, (j'étais alors en permission et j'assistais au procès), le roi de la pince-monseigneur déclara avec force :

— J'ai travaillé quinze ans sans une accroche parce que je portais sur moi dans un médaillon une mèche de cheveux provenant du célèbre Lecca, l'amant de Casque d'Or. Le jour où j'ai été fait, j'avais oublié mon talisman. Mais la police ne l'a pas retrouvé au cours de sa perquisition. Moi, je le récupérerai quand je serai libre... Et il me rendra encore des services.

Il fut condamné à huit ans de bagne... Mais, acheva mon surveillant, avec un sourire amer, il ne les fit pas, car, s'étant évadé un mois après son arrivée, je me demande encore, attendu qu'on n'a plus jamais ouï parler de lui, s'il n'a pas fini par retrouver son fameux médaillon porte-bonheur...

\*\*\*

Tous les fétiches auxquels des malfaiteurs attachent leur sécurité ne sont d'une origine aussi macabre ; il en est de même qui furent, si l'on peut dire, les héros d'aventures vaudevillesques. A ce sujet, voici une joyeuse histoire qui remonte à plusieurs années et qui a pour décor un chef-lieu de canton normand aussi riche en gibier qu'en « bracos ».

Dans cette commune vivait un braconnier célèbre à plusieurs lieues à la ronde, qu'on appelait le père Antoine bien qu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine. Tous les gardes et tous les gendarmes de la région avaient eu à s'occuper de ses innombrables méfaits, mais un brigadier de gendarmerie s'était tout spécialement spécialisé dans son ennemi. Comme Antoine

ne manquait pas d'humour et qu'il aimait à se payer la tête des représentants de l'autorité, l'excellent sous-officier avait conçu une véritable haine pour celui qui se jouait trop fréquemment de la loi :

— La prochaine fois que je l'aurai, s'était-il promis, il se souviendra de moi.

Cette occasion se présenta quelques mois plus tard. Une nuit que le gendarme était en tournée, il entendit non loin de là, dans un bois, claquer un coup de fusil intempestif. Il se glissa avec des ruses de Peau-Rouge vers les fourrés suspects et réussit à mettre la main au collet d'Antoine, trop occupé à ramasser ses « victimes ». Le braco jura, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, d'autant plus que son ennemi se mit à le railler cruellement, comme on sait le faire entre Normands :

— Et maintenant, dit le gendarme, il faut que tout le pays voie ta défaite.

Il emmena donc son prisonnier à la gendarmerie et, au matin, quand tout le bourg fut réveillé, il le promena, menottes aux mains, sous les quolibets de la foule, à travers tout le pays. Puis il ramena à la gendarmerie sa capture.

Antoine, tout en gardant un visage impassible, rageait. Pour jouer un tour à celui qui l'avait arrêté, il réussit à voler la paire de menottes qui avait servi à lui enserrer les poignets et à la jeter sur un tas de fumier où nul ne songea à l'aller chercher. A quelque temps de là, le braco, sorti de prison, vint rechercher l'engin et, depuis ce jour, celui-ci ne quitta jamais la poche de sa veste de gros velours. On ne sait par quelle singulière association d'idées Antoine avait fait de ses menottes son fétiche : « Tant que je les porterai, pensait-il, il ne m'arrivera plus malheur ».

Pourtant, il vint une autre nuit où le braco fut encore surpris par le brigadier acharné à ses trousses. Au moment où celui-ci lui mettait la main sur l'épaule, il poussa un terrible juron et hurla :

— Cette fois tu ne m'auras pas !

Et, saisissant ses menottes fétiche, il les passa aux mains du représentant de la loi qui se trouva prisonnier avant d'avoir compris ce qui se passait.

La dessus, après un adieu ironique au brigadier, il disparut.

Naturellement, le gendarme ne se vanta pas de son aventure. Celle-ci n'en fit pas moins le tour du pays. Et ce fut le braco qui eut cette fois les rieurs de son côté.

Pour en terminer avec des exemples de superstition chez les malfaiteurs, que l'on me permette de relater ci-dessous l'histoire d'un fétiche célèbre qui fit la fortune d'un aïefrin notoire et que personne ne vit jamais.

Il s'agit du porte-veine de M. le Prince A de Visconté (le nom est un peu transformé). Je citerai d'abord le souvenir personnel qui me permit d'en apprendre l'existence occulte...

Ensuite... Je passerai au récit (contrôlé par moi avec le plus grand soin) de l'épouse de ce gentleman bizarre.

M<sup>me</sup> de Visconté eut l'envie certain jour de l'année 1934 d'entrer en possession d'un délicieux « bonheur-du-jour » du plus pur XVIII<sup>e</sup>, détenu par un antiquaire de mes amis. Elle avait parlé d'un paiement échelonné... Le marchand pris de doutes se renseigna sur cette cliente nouvelle pour lui, et, le hasard ayant voulu que je fusse dans son magasin à l'instant où il recevait la fiche confidentielle, il me la communiqua avec ces mots :

— Toi qui passes ton temps à chercher des « phénomènes », va donc rendre visite à cette princesse, tu feras probablement la connaissance d'un « numéro ». Présente-toi de ma part. Tu lui diras que je suis disposé à traiter avec elle, au comptant.

Intrigué, surtout après avoir parcouru la note de renseignements qui était loin d'être flatteuse et bourrée de sous-entendus mystérieux, j'allai sonner à la porte d'un charmant petit hôtel de la rue Clément-Marot, tout près de l'Alma.

Portier galonné, majestueux, annonce du visiteur à son de cloche, laquais, maître d'hôtel.

Je fus introduit dans un salon tendu de soierie vieux rose et meublé d'admirables échantillons de l'art munichois : ébène et citronnier.

La princesse entra, comme je n'avais qu'à demi achevé mon inspection.

Comment cela se fit-il ? Je serais assez embarrassé de le dire, mais nous sympathisâmes tout de suite.

C'était une femme de quarante-deux à quarante-cinq ans, ses cheveux étaient gris, mais son visage auréolé de cette cendre en souffrait si peu, que je ne pus m'empêcher d'en admirer l'éclat. M<sup>me</sup> de Visconté avait

dû être d'une royale beauté. Ses yeux couleur de noisette me dévisagèrent attentivement, sérieusement, puis s'éclairèrent. Elle me tendit la main et, après que je lui eus avoué être journaliste et curieux, elle m'offrit l'autre, puis un siège, et se disposa à m'écouter.

— Votre antiquaire d'ami, sourit-elle lorsque j'eus achevé un monologue assez décousu, est un imbécile. Il a peur de n'être pas payé... Eh bien ! qu'il se rassure, voici la somme... Vous lui direz de m'envoyer ce petit meuble quand il voudra... Vous voyez que moi, j'ai confiance.

Mais, me dira-t-on, et le fétiche ?

J'y arrive. Il fallait bien situer le décor et me laisser le temps de mettre dans ma poche les vingt-deux billets de mille, prix du « bonheur-du-jour ». Le temps aussi de remercier cette femme si prête à conclure les affaires.

Une tasse de thé au moment où j'allais prendre congé me fit rasseoir. Elle devait amener des confidences que j'eus par la suite l'occasion de vérifier.

M<sup>me</sup> de Visconté avait un mari. Il lui parut à ce moment bon de m'en parler avec une sorte de griserie progressive, que j'attribuai à un désir soudain de m'abasourdir, de faire valoir l'absent, de vanter en un mot et l'homme et ses talents et sa prodigieuse réussite. C'était par surcroît une explication du paiement inattendu qu'elle venait d'effectuer entre mes mains.

Nous étions sans témoins. Je pensai à cela quand elle en vint à certaines confidences d'un genre assez particulier.

M. de Visconté, me raconta-t-elle, ne semblait guère destiné à l'existence qu'il devait mener. Ses parents étaient riches. Il les ruina, ou peu s'en faut, en quelques années, puis, avec quelques centaines de francs en poche, s'embarqua pour le Venezuela. Ce pays était en révolution. Mon futur époux offrit ses services au « challenger » du président en exercice et, après avoir pris part à quelques engagements, il résolut de s'en tenir là. Un cheval lui servit à s'éloigner du camp. Il gagna le Brésil, trouva un navire en partance pour le Nord et toucha New-York un mois plus tard.

Ses parents à qui il avait adressé un câble S. O. S. lui envoyèrent l'argent de son retour. Il prit un transatlantique anglais et, pour tuer le temps au long de la traversée, se joignit à un groupe de Yankees fervents de poker.

Ce fut son initiation. Il vit un certain Donald Magister gagner quinze mille dollars en quelques minutes et avouer que sa chance tenait à ce qu'il portait toujours sur lui une molette du président Mac Kinley.

Néanmoins, Visconté aurait pu jurer avoir vu l'Américain filer la carte, faire sauter la coupe et réunir trop souvent pour que cela soit le fait du hasard le carré de dames en son jeu.

Il tint compte de la leçon, réintégra le domicile familial, eut l'intelligence d'accepter une place qu'on lui offrit dans une banque et creusa l'idée que Donald Magister avait révélée à son esprit. Il obtint son admission dans un cercle. Pour son malheur, en s'adonnant au jeu afin d'en saisir toutes les finesses, M. de Visconté se découvrit une âme de joueur. Il lutta, fit un réel effort pour ne s'appliquer qu'à l'étude des autres joueurs, de leurs réflexes, de leurs martingales. Ce qu'il parvint à réunir au cours de ces mois d'observation est inouï. Toutes les tares, toutes les faiblesses humaines lui apparurent. La fréquentation des tricheurs acheva son érudition...

Monsieur, poursuivit la princesse après un court instant de silence, mon époux sut si bien profiter des défauts des gens soumis à son observation, honnêtes et malhon-

On ne doit couler le métal dans les moules qu'en présence d'une femme nue, ayant les yeux bandés et attachée sur une croix.

nêtes, naïfs ou trop subtils que sa faiblesse personnelle, il arriva à la vaincre. Il triompha de son amour du jeu. Il en fit une affaire...

« Vous voyez, ajouta M<sup>me</sup> de Visconté avec un ample geste de la main fait pour me désigner les merveilles qui l'entouraient... cette affaire, le prince a su la mener intelligemment.

— Il aurait donc découvert le moyen loyal de gagner au jeu ?

— Non, il n'y a pas de moyen loyal. M. de Visconté observe des règles immuables. C'est de la haute psychologie acquise par des prodiges d'observation. Et, comme point de départ, il a son fétiche... Cette amulette, qui lui a permis de passer dans les cercles les plus huppés, les plus fermés, le plus célèbres du monde est unique en son genre. Jamais, depuis vingt-cinq ans qu'il exerce, aucun des partenaires du prince de Visconté, à Marienbad, à Spa, à Deauville, à Monte-Carlo, à Hambourg, à Biarritz, dans les palaces de New-York, de Shanghai, de Rio, dans les clubs les plus selectes de Londres, n'a osé mettre en doute la puissance de ce petit objet précieux.

— Mais quel est-il ?

— Je l'ignore moi-même, répliqua d'un ton ambigu la princesse. Il est des milliardaires, des maharadjahs, des financiers, des industriels fameux qui ont voulu entrer en lutte contre ce porte-bonheur, à coups de bank-notes et de chèques. Aucun n'a réussi.

Allons, vous n'allez pas me dire qu'un tel brimborion, fût-il composé de la matière la plus rarissime, ait des vertus inépuisables et d'une si colossale efficacité ?

Monsieur, me déclara alors cette femme si étrangement convaincue, je vois que vous êtes incrédule. Eh bien ! sachez que toutes les polices de l'univers se sont occupées du prince de Visconté. Aucune n'a pu le convaincre de tricherie...

Je devais, dès le lendemain, consulter

sur le prince au fétiche un des as de la brigade des jeux et quelques semaines plus tard M. B..., le chef physionomiste d'un de nos plus grands casinos...

Le premier secoua la tête.

— Il ne joue guère au baccara, me dit-il. Sa force réside dans son ascendant sur l'adversaire. A Vichy, il y a quelques mois, il offrit un écarté à cinq mille francs la partie en cinq liés à un riche estivant venu de la Suède. Il gagna onze parties. J'étais là et ne pus rien remarquer de louche. Mais le Suédois savait dès la troisième coupe que le prince (il l'est réellement) possédait un fétiche extraordinaire. Il commença par en nier la puissance, s'entêta et finalement voulut en venir à bout, par amour-propre.

Il dut s'avouer vaincu.

— Votre opinion intime, monsieur l'inspecteur ?

— Visconté ne gagne pas grâce à son amulette !... Voilà tout ce que je peux vous dire... Le vrai, ajouta-t-il, rêveur, eh bien ! dans quelques jours ou quelques années, le

(Suite page 15.) JEAN CRÉTEUIL.

# la nuit du Carrefour

RÉSUMÉ DU PREMIER CHAPITRE. — L'automobile de M. Michonnet, agent d'assurances, a été volée et remplacée par un tacot appartenant à Andersen, un Danois. Dans le garage de ce dernier, on retrouve l'auto de M. Michonnet, avec, sur la banquette avant, le corps d'Isaac Goldberg, diamantaire à Anvers, tué d'un coup de feu tiré à bout portant. Andersen a quitté sa maison en compagnie de sa sœur Else. On les arrête à Paris. Michonnet et Andersen habitent sur la route nationale de Paris à Etampes, à trois kilomètres d'Arpajon, au lieu dit le carrefour des Trois-Veuves. Andersen, questionné à la Police judiciaire par le commissaire Maigret, affirme être innocent du meurtre de Goldberg qu'il ne connaissait point. Maigret est obligé de le relâcher, faute de preuves, mais il part immédiatement afin d'enquêter sur place au carrefour des Trois-Veuves où il arrive à la fin d'une journée.

II (1).

## Les rideaux qui bougent.

**L**UCAS émergea d'un des bas côtés de la route, dont les arbres le cachaient, s'approcha de Maigret qui posait sa valise à ses pieds. Au moment où ils allaient se serrer la main, on entendit un sifflement progressif et soudain une voiture de course passa à pleins gaz au ras des policiers, si près que la valise fut lancée à trois mètres.

On ne voyait plus rien. L'auto à turbo-compresseur doublait une charrette de paille, disparaissait à l'horizon.

Maigret faisait la grimace.

— Il en passe beaucoup de pareilles ?  
— C'est la première... On jurerait qu'elle nous a visés, pas vrai ?

L'après-midi était grise. Un rideau fermé à une fenêtre de la villa Michonnet.

— Il y a moyen de coucher par ici ?  
— A Arpajon ou à Avrainville... Trois kilomètres pour Arpajon... Avrainville est plus près, mais vous n'y trouverez qu'une auberge de campagne...

— Vas-y porter ma valise et retenir des chambres... Rien à signaler ?

— Rien... On nous observe de la villa... C'est M<sup>me</sup> Michonnet que j'ai examinée tout à l'heure... Une brune assez volumineuse, qui ne doit pas avoir bon caractère...

— Tu sais pourquoi on appelle cet endroit le carrefour des Trois-Veuves ?

— Je me suis renseigné... C'est à cause de la maison d'Andersen... Elle date de la Révolution... Autrefois, elle était seule à se dresser au carrefour... En dernier lieu, voilà cinquante ans, il paraît qu'elle était habitée par trois veuves, la mère et ses deux filles. La mère avait quatre-vingt-dix ans et était impotente. L'aînée des filles avait soixante-sept ans, l'autre soixante bien tassés. Trois vieilles maniaques, tellement avares qu'elles ne faisaient aucun achat dans le pays et qu'elles vivaient des produits de leur potager et de la basse-cour... Les volets n'étaient jamais ouverts. On restait des semaines sans les apercevoir... La fille aînée s'est cassé la jambe et on ne l'a su que quand elle a été morte... Une drôle d'histoire !... Depuis longtemps, on n'entendait plus le moindre bruit autour de la maison des Trois-Veuves. Alors les gens jurent... Le maire d'Avrainville se décide à venir faire un tour... Il les trouve mortes toutes les trois, mortes depuis dix jours au moins !... On m'a dit qu'à l'époque les journaux en ont beaucoup parlé... Un instituteur du pays, que ce mystère a passionné, a même écrit une

(1) Voir Police-Magazine, n° 371.

brochure dans laquelle il prétend que la fille à la jambe cassée, par haine pour sa sœur encore alerte, a empoisonné celle-ci et que la mère a été empoisonnée du même coup... Elle serait morte ensuite à proximité des deux cadavres, faute de pouvoir bouger pour se nourrir !...

Maigret fixait la maison dont il ne voyait que le haut, puis regardait le pavillon neuf des Michonnet, le garage plus neuf encore, les voitures qui passaient à quatre-vingts à l'heure sur la route nationale.

— Va retenir les chambres... Viens ensuite me retrouver...

— Qu'allez-vous faire ?

Le commissaire haussa les épaules, marcha d'abord jusqu'à la grille de la maison des Trois-Veuves. La construction était spacieuse, entourée d'un parc de trois à quatre hectares, orné de quelques arbres magnifiques.

Une allée en pente contournait une pelouse, donnait accès au perron d'une part, de l'autre à un garage aménagé dans une ancienne écurie au toit encore garni d'une poulie.

Rien ne bougeait. A part le filet de fumée, on ne sentait aucune vie derrière les rideaux passés. Le soir commençait à tomber et des chevaux traversaient un champ lointain pour regagner la ferme.

Maigret vit un petit homme qui se promenait sur la route, les mains enfouies dans les poches d'un pantalon de flanelle, la pipe aux dents, une casquette sur la tête. Cet homme s'approcha familièrement de lui, comme, à la campagne, on s'aborde entre voisins.

— C'est vous qui dirigez l'enquête ?

Il n'avait pas de faux col. Ses pieds étaient chaussés de pantoufles. Mais il portait un veston de beau drap anglais gris et une énorme chevalière au doigt.

— Je suis le garagiste du carrefour... Je vous ai aperçu de loin...

Un ancien boxeur, à coup sûr. Il avait eu le nez cassé. Son visage était comme martelé par les coups de poing. Sa voix traînante était enrouée, vulgaire, mais pleine d'assurance.

— Qu'est-ce que vous dites de cette histoire d'autos ?...

Il riait, découvrant des dents en or.

— Si ce n'était pas qu'il y a un macchabée, je trouverais l'aventure marrante... Vous ne pouvez pas comprendre !... Vous ne connaissez pas le type d'en face, M<sup>onsieur</sup> Michonnet, comme nous l'appelons...

Un monsieur qui n'aime pas les familiarités, qui porte des faux cols hauts comme ça et des souliers vernis... Et M<sup>me</sup> Michonnet donc !... Vous ne l'avez pas encore vue ?... Hum !... Ces gens-là réclament pour tout et pour rien, vont trouver les gendarmes parce que les autos font trop de bruit quand elles s'arrêtent devant ma pompe à essence...

Maigret regardait son interlocuteur sans l'encourager ni le décourager. Il le regardait, tout simplement, ce qui était assez déroutant pour un bavard, mais ce qui ne suffisait pas à impressionner le garagiste.

Une voiture de boulanger passa et l'homme en pantoufles cria :

— Salut, Clément !... Ton klaxon est réparé !... Tu n'as qu'à le demander à Jojo !...

Il reprit, tourné vers Maigret à qui il offrait des cigarettes :

— Il y a des mois qu'il parlait d'acheter une bagnole neuve, qu'il embêtait tous les marchands d'autos, y compris moi !... Il voulait des réductions... Il nous faisait marcher... La carrosserie était trop sombre, ou trop claire... Il voulait bordeaux uni, mais pas trop bordeaux tout en restant bordeaux... Bref, il a fini par l'acheter à un collègue d'Arpajon... Avouez que c'est crevant, quelques jours après, de retrouver la voiture dans le garage des Trois-Veuves !... J'aurais payé cher pour contempler notre bonhomme quand, le matin, il a vu le vieux tacot à la place de la six cylindres !... Dommage du mort, qui gâte tout !... Car, enfin, un mort, c'est un mort, et il faut quand même du respect pour ces choses-là !... Dites donc ! vous viendrez

bien boire le coup chez nous en passant. Le carrefour manque de bistros... Mais ça viendra ! Que je trouve un brave garçon pour le tenir et je lui fais les fonds... L'homme dut s'apercevoir que ses paroles ne trouvaient guère d'écho, car il tendit la main à Maigret.

— A tout à l'heure... Il s'éloigna du même pas, s'arrêta pour parler à un paysan qui passait en carriole. Il y avait toujours un visage derrière les rideaux des Michonnet. La campagne, des deux côtés de la route, avait, dans le soir, un air monotone, stagnant et on entendait des bruits très loin, un hennissement, la cloche d'une église située peut-être à une dizaine de kilomètres.

Une première auto passa phares allumés, mais ils brillaient à peine dans le demi-jour.

Maigret tendit le bras vers le cordon de sonnette qui pendait à droite de la poterne. De belles et graves résonances de bronze vibrèrent dans le jardin, suivies d'un très long silence. La porte, au-dessus du perron, ne s'ouvrit pas. Mais le gravier crissa derrière la maison. Une haute silhouette se profila, un visage laiteux, un monocle noir.

Sans émotion apparente, Carl Andersen s'approcha de la grille qu'il ouvrit en inclinant la tête.

— Je me doutais que vous viendriez... Je suppose que vous désirez visiter le ga-

rage... Le Parquet y a posé des scellés, mais vous devez avoir le pouvoir de...

Il avait le même complet qu'au quai des Orfèvres, un complet d'une sûre élégance, qui commençait à se lustrer.

— Votre sœur est ici ?...

Il ne faisait déjà plus assez clair pour discerner un frémissement des traits, mais Andersen éprouva le besoin de caler le monocle dans son orbite.

— Oui...

— Je voudrais la voir...

Une légère hésitation. Une nouvelle inclination de la tête.

— Veuillez me suivre...

On contourna le bâtiment. Derrière, s'étalait une pelouse assez vaste que dominait une terrasse. Toutes les pièces du rez-de-chaussée s'ouvraient de plain-pied sur cette terrasse par de hautes portes-fenêtres.

Aucune chambre n'était éclairée. Dans le fond du parc, des écharpes de brouillards voilaient le tronc des arbres.

— Vous permettez que je vous montre le chemin ?

Andersen poussa une porte vitrée et Maigret le suivit dans un grand salon tout

feutré de pénombre. La porte resta ouverte, laissant pénétrer l'air à la fois frais et lourd du soir, ainsi qu'une odeur d'herbe et de feuillage humides. Une seule bûche lançait quelques étincelles dans la cheminée.

— Je vais appeler ma sœur...

Andersen n'avait pas fait de lumière, n'avait même pas paru s'apercevoir que le soir tombait. Maigret, resté seul, arpena la pièce lentement, s'arrêta devant un chevalet qui supportait une ébauche à la gouache. C'était l'ébauche d'un tissu moderne, aux couleurs audacieuses, au dessin étrange.

Mais moins étrange que cette ambiance où Maigret retrouvait le souvenir des trois veuves de jadis !

Certains des meubles avaient dû leur appartenir. Il y avait des fauteuils Empire à la peinture écaillée, à la soie usée, et des rideaux de reps qui n'avaient pas été retirés depuis cinquante ans.

Par contre, avec du bois blanc, on avait bâti le long d'un mur des rayons de bibliothèque, où s'entassaient des livres non reliés, en français, en allemand, en anglais, en danois aussi sans doute.

Et les couvertures blanches, jaunes ou bariolées contrastaient avec un pouf désuet, avec des vases ébréchés, un tapis dont le centre ne comportait plus que la trame.

La pénombre s'épaississait. Une vache meugla au loin. Et, de temps en temps, un léger vrombissement

point  
passa  
allai  
De  
craqu  
rable  
Ca  
blanc  
dit  
Un  
El  
obscur  
ou,  
d'ad  
Sa  
qu'el  
faisa  
de lu  
sur  
—  
miss  
So  
La v  
des  
Et  
se ti  
proté





Elle fit quelques pas et, seulement quand elle fut très proche, Maigret s'avisait qu'elle était aussi grande que Carl. Des hanches étroites accusaient encore l'élan de sa silhouette.

— Une cigarette !... dit-elle en se tournant vers son frère.

Il s'empressa, troublé, maladroit. Elle fit jaillir la flamme d'un briquet qu'elle prit sur un meuble et, un instant, le rouge du feu combattit le bleu sombre de ses yeux.

Après, l'obscurité fut plus sensible, si sensible que le commissaire, mal à l'aise, chercha un commutateur, n'en trouva pas, murmura :

— Puis-je vous demander de faire de la lumière ?

Il avait besoin de tout son aplomb. Cette scène avait un caractère trop théâtral à son gré. Théâtral ? Trop sourd, plutôt, comme le parfum qui envahissait la pièce depuis qu'Else s'y trouvait.

Trop étranger surtout à la vie de tous les jours ! Peut-être trop étranger tout court ! Cet accent... Cette correction absolue de Carl et son monocle noir... Ce mélange de somptuosité et de vieilleries écœurantes... Jusqu'à la robe d'Else, qui n'était pas une robe comme on en voit dans la rue, ni au théâtre, ni dans le monde...

A quoi cela tenait-il ? Sans doute à sa façon de la porter. Car la coupe était simple. Le tissu moulait le corps, enserrait même le cou, ne laissant paraître que le visage et les mains...

Andersen s'était penché sur une table, retirait le verre d'une lampe à pétrole dant des trois vieilles, une lampe à haut pied de porcelaine orné de faux bronze. Cela fit un rond lumineux de deux mètres de diamètre dans un coin du salon. L'abat-jour était orange.

— Excusez-moi... Je n'ai pas remarqué que tous les sièges étaient encombrés...

Et Andersen débarrassait un fauteuil Empire des livres qui y étaient empilés. Il les posa sur le tapis, en désordre. Else fumait, debout, toute droite, sculptée par le velours.

— Votre frère, mademoiselle, m'a affirmé qu'il n'avait rien entendu d'anormal pendant la nuit de samedi à dimanche... Il paraît qu'il a le sommeil très dur...

— Très... répéta-t-elle en exhalant un peu de fumée.

— Vous n'avez rien entendu non plus ?

— De particulièrement anormal, non ! Elle parlait lentement, en étrangère qui doit traduire des phrases pensées dans sa langue.

— Vous savez que nous sommes sur une route nationale. La circulation ne ralentit guère la nuit. Chaque jour, des camions, dès huit

ni chez Else. Ce fut lui qui souleva la lampe, tandis qu'elle s'asseyait dans un fauteuil.

— Si vous voulez me suivre...

— Je suppose que c'est surtout dans ce salon que vous vous tenez ?...

— Oui... C'est ici que je travaille, que ma sœur passe le plus clair de ses journées...

— Vous n'avez pas de domestique ?

— Vous savez maintenant ce que je gagne. C'est trop peu pour me permettre de me faire servir...

— Qui prépare les repas ?

— Moi...

C'était dit simplement, sans gêne, sans honte, et, comme les deux hommes atteignaient un corridor, Andersen poussa une porte, tendit la lampe vers la cuisine en disant du bout des lèvres :

— Vous excuserez le désordre...

C'était plus que du désordre. C'était sordide. Un réchaud à alcool baveux de lait bouilli, de sauce, de graisse, sur une table couverte d'un lambeau de toile cirée. Des bouts de pain. Un reste d'escalope dans une poêle posée à même la table, et, dans l'évier, de la vaisselle sale.

Quand on eut regagné le corridor, Maigret jeta un coup d'œil vers le salon, qui n'était plus éclairé et où brillait seulement la cigarette d'Else.

— Nous ne nous servons pas de la salle à manger, ni du petit salon qui se trouvent en façade... Voulez-vous voir ?...

La lampe éclaira un assez joli parquet, des meubles entassés, des pommes de terre étalées sur le sol. Les volets étaient clos.

— Nos chambres sont là-haut...

L'escalier était large. Une marche criait. Le parfum, à mesure que l'on montait, devenait plus dense.

— Voici ma chambre...

Un simple sommier posé sur le plancher, formant divan. Une toilette rudimentaire. Une grande garde-robe Louis XV. Un cendrier débordant de bouts de cigarette.

— Vous fumez beaucoup !

— Le matin, au lit... Peut-être trente cigarettes, en lisant...

Devant la porte située en face de la sienne, il prononça très vite :

— La chambre de ma sœur...

Mais il ne l'ouvrit pas. Il se rembrunit tandis que Maigret tournait le bouton, poussait l'huis.

Andersen tenait toujours la lampe et il évita de s'approcher avec la lumière. Le parfum était si compact qu'il prenait à la gorge.

Toute la maison était sans style, sans ordre, sans luxe. Un campement, où l'on usait de vieux restes.

Mais là, le commissaire devina, dans le clair-obscur, comme un oasis chaud et moelleux. On ne voyait pas le parquet, couvert de peaux de bêtes, entre autres d'une splendide dépouille de tigre qui servait de descente de lit.

Celui-ci était d'ébène, couvert de velours noir. Sur ce velours, du linge de soie chiffonné.

Insensiblement, Andersen s'éloignait avec

la lampe dans le corridor et Maigret le suivit.

— Il y a trois autres chambres, inoccupées...

— En somme, celle de votre sœur est la seule à donner sur la route...

Carl ne répondit pas, désigna un escalier étroit.

— L'escalier de service... Nous n'en usons pas... Si vous voulez voir le garage... Ils descendirent l'un derrière l'autre dans la lumière dansante de la lampe à pétrole. Au salon, le point rouge d'une cigarette restait la seule lueur.

A mesure qu'Andersen s'avavançait, la lumière envahit la pièce. On vit Else, à demi étendue dans un fauteuil, le regard indifférent braqué vers les deux hommes.

— Vous n'avez pas offert de thé au commissaire, Carl !

— Merci ! je ne prends jamais de thé...

— Je désire en prendre, moi ! Voulez-vous du whisky ? Ou bien... Carl ! je vous en prie...

Et Carl, confus, nerveux, posa la lampe, alluma un petit réchaud qui se trouvait sous une théière d'argent.

— Que puis-je vous offrir, commissaire ?

Maigret n'arrivait pas à préciser l'origine de son malaise. L'atmosphère était tout ensemble intime et désordonnée. De grandes fleurs aux pétales violacés s'épanouissaient sur le chevalet.

— En somme, dit-il, quelqu'un a d'abord volé la voiture de M. Michonnet. Goldberg a été assassiné dans cette voiture, qu'on a ensuite amenée dans votre garage. Et votre auto a été conduite dans celui de l'assureur...

— C'est incroyable, n'est-ce pas ?...

Else parlait d'une voix douce, chantante, en allumant une nouvelle cigarette.

— Mon frère prétendait qu'on nous accuserait parce que le mort a été découvert chez nous... Il a voulu fuir... Moi, je ne voulais pas... J'étais sûre qu'on comprendrait que, si nous avions vraiment tué, nous n'aurions eu aucun intérêt à...

Elle s'interrompit, chercha des yeux Carl qui furetait dans un coin.

— Eh bien ! vous n'offrez rien au commissaire ?

— Pardon... Je... je m'aperçois qu'il n'y a plus de...

— Vous êtes toujours le même ! Vous ne pensez à rien... Il faut nous excuser, monsieur...

— Maigret.

— ...Monsieur Maigret... Nous buvons très peu d'alcool et...

Il y eut des bruits de pas dans le parc où Maigret devina la silhouette du brigadier Lucas qui le cherchait.

(A suivre.) GEORGES SIMENON.

— Vous excuserez le désordre...



Elle fit jaillir la flamme d'un briquet qu'elle prit sur un meuble.

heures du soir, se dirigent vers les Halles et font beaucoup de bruit...

Le samedi, il y a en outre les touristes qui gagnent les bords de la Loire et la Sologne... Notre sommeil est entrecoupé de bruits de moteurs et de freins, d'éclats de voix... Si la maison n'était si bon marché...

— Vous n'avez jamais entendu parler de Goldberg ?

— Jamais...

La nuit n'était pas encore complète dehors. Le gazon était d'un vert soutenu et on avait l'impression qu'on eût pu compter les brins d'herbe, tant ils se détachaient avec netteté.

Le parc, malgré le manque d'entretien, restait harmonieux comme un décor d'opéra. Chaque massif, chaque arbre, chaque branche même était à sa place exacte. Et un horizon de champs, avec un toit de ferme, achevait cette sorte de symphonie.

Dans le salon, par contre, parmi les vieux meubles, des dos de livres étrangers, des mots que Maigret ne comprenait pas. Et ces deux étrangers, le frère et la sœur, celle-ci, surtout, qui jetait une note discordante...

Une note trop voluptueuse, trop lascive ? Pourtant, elle n'était pas provocante. Elle restait simple dans ses gestes, dans ses attitudes...

Mais d'une simplicité qui n'était pas celle qu'eût voulue le décor. Le commissaire eût mieux compris les trois vieilles et leurs passions monstrueuses !

— Voulez-vous me permettre de visiter la maison ?

— Mais d'une simplicité qui n'était pas celle qu'eût voulue le décor. Le commissaire eût mieux compris les trois vieilles et leurs passions monstrueuses !

— Voulez-vous me permettre de visiter la maison ?

Il n'y eut d'hésitation ni chez Carl

ouverte, lourd du feuillage étincelles

n'avait dit. Mais s'arrêta bouche à terre, aux

Maigret dit ! appartenir. écaillée, n'avaient

ti le long tassaient mand, en

bariolées des vases était plus

meugla au bissement

pointait dans le silence, s'intensifiait, une voiture passait en trombe sur la route et le bruit du moteur allait en se mourant.

Dans la maison, rien ! A peine des grattements, des craquements ! A peine de menus bruits indéchiffrables permettant de soupçonner qu'il y avait de la vie.

Carl Andersen entra le premier. Ses mains blanches trahissaient une certaine nervosité. Il ne dit rien, resta un instant immobile près de la porte.

Un glissement dans l'escalier.

— Ma sœur Else... annonça-t-il enfin. Elle s'avavançait, les contours indécis dans la demi-obscurité. Elle s'avavançait comme la vedette d'un film, ou, mieux, comme la femme idéale dans un rêve d'adolescent.

Sa robe était-elle de velours noir ? Toujours est-il qu'elle était plus sombre que tout le reste, qu'elle faisait une tache profonde, somptueuse. Et le peu de lumière encore éparse dans l'air se concentrait sur ses cheveux blonds et légers, sur le visage mat.

— On me dit que vous désirez me parler, commissaire... Mais veuillez d'abord vous asseoir...

Son accent était plus prononcé que celui de Carl. La voix chantait, baissait sur la dernière syllabe des mots.

Et son frère se tenait près d'elle comme un esclave se tient auprès d'une souveraine qu'il a la charge de protéger.

# L'étrange

main, conquis comme tout le monde par son allure élégante et la sympathie qu'il dégageait. Le comte Kracowsky était fort bel homme avec ce type brun que l'on se plaît à attribuer à sa race. Il savait se montrer cordial sans familiarité et grand seigneur sans morgue. Comment avais-je fait sa connaissance ? De la façon la plus banale au cercle. Le comte se présenta lui-même : aucun de ces rabatteurs qui écumant les grands hôtels, à la recherche des étrangers riches, ne l'avait pressé d'y venir. Il n'aurait pas supporté cinq minutes sa présence, avant de l'envoyer dans l'escalier d'un coup de pied libérateur. Le gentilhomme hongrois était abominablement joueur. En arrivant à Paris, il dut dresser une liste des différents cercles et adopter le plus proche de son domicile.

Un jour, je demandai au comte Kracowsky pourquoi il avait choisi comme cercle une maison aussi peu sûre.

— Pour perdre ! me répondit-il mystérieusement.

Pourtant, après des passes diverses, il se trouvait toujours en gain. Plus riche, plus patient que les autres, il pouvait attendre la série heureuse. Si on l'observait, lorsqu'il ramassait son gain, on voyait son front se crispier et sa main frémir légèrement. Il était malheureux et semblait souffrir de gagner.

Faut-il ajouter que la plupart des membres, tout en restant courtois, gardaient rancune au comte de sa chance. Parmi les plus acerbes se trouvait un M. Teaser, industriel américain, parlant nettement le français et qui, à la table de jeu, ne quittait pas du regard le Hongrois. Il était fort honorablement connu, et personne ne remarquait son attitude. Je me rappelle pourtant avoir entendu, un soir, cet homme flegmatique murmurer, en regardant le comte :

— On finira bien par l'avoir !  
— Parbleu ! la roue tourne, répliquai-je, indifférent, car le sourd antagonisme des joueurs ne me touchait pas.

— Il se ruinera comme les autres !  
— Est-il tellement riche ? demandai-je.

M. Teaser ne répondit pas et porta toute son attention sur le tapis vert. La soirée se présentait magnifique pour la cagnotte. La fièvre du jeu incitait les pontes aux grandes imprudences, et les mises atteignaient un point culminant. Tout le monde se montrait fier de l'importance des sommes jetées au hasard. Quand le croupier annonça : « Rien ne va plus ! » un silence solennel accueillit ses paroles. Le comte « était en banque », il ne fut pas favorisé d'emblée, il reprit une carte, abattit son jeu :

— Huit ! dit-il.

— Neuf ! riposta son adversaire.

Le Hongrois perdait une somme considérable. Cependant il garda la main et resta à sa place. Même un sourire de satisfaction se dessina sur son visage. Cette attitude calme souleva un murmure d'admiration. On aime les beaux joueurs et tout ce qu'il y a de sportif dans le jeu s'exalte en ces moments-là. Aussi une émulation s'empara de la salle. Chacun se sentit le cœur plus fort et l'argent plus léger. Le comte remit en banque une grosse somme qui stimula les enjeux. Quelques coups heureux pour le banquier excitèrent davantage les pontes ; les deux tableaux s'enflèrent. A une heure du matin, le Hongrois, après avoir couvert ses pertes, ramassait un gain de 450 000 francs. Jamais il n'avait paru si triste. Il ne voulut pas poursuivre un succès qui semblait le désespérer. Il se leva, rassembla les jetons, qui furent placés dans une vaste sébille et il se dirigea vers la caisse pour les échanger contre des espèces. Un joueur s'approcha et lui demanda :

— Mon cher comte, avez-vous un fétiche pour connaître une telle chance ?

— Voici mon fétiche, répondit-il.

Et il sortit à demi de sa poche la crosse d'un revolver.

— J'aime mieux autre chose ! déclara le joueur qui ne comprit pas la signification de ces paroles.

Il se fonda dans la cohue qui encadrait la table, où un autre membre du cercle prenait la banque.

Le comte se rendit à la caisse, troqua ses jetons contre de l'argent, puis il alla aux lavabos. Soudain une détonation retentit à laquelle personne ne prêta attention dans le salon de jeu.

Cependant l'administrateur et les valets de pied s'étaient précipités vers les lavabos d'où provenait la détonation. Ils ne purent ouvrir la porte. Un corps, étendu sur le parquet, barrait le seuil. Lorsqu'il fut possible d'entrer, on reconnut le comte Kracowsky, gisant, couvert de sang, la tempe trouée.

— Comment... c'est lui ? s'écria l'administrateur. Il venait de gagner... de gagner, messieurs ! Que lui fallait-il donc ? Misère, il était fou !

— Fou, évidemment ! répétèrent les valets.

Personne n'avait bougé dans la salle de jeu. Pourtant une tête parut dans l'entrebâillement de la porte des lavabos. C'était M. Teaser. Il m'avait prié de le suivre. Nous entrâmes. L'Américain regarda le comte, le tâta et dit :

— Il est mort, bien mort. Ça vaut mieux ainsi !

— Mieux ainsi ! Vous en avez d'amères ! soupira l'administrateur. Et le cercle ? Que va-t-on dire ?

— Rien, puisqu'il avait gagné ! Le suicide d'un homme heureux ne peut nuire à la réputation de votre établissement : Faites donc le nécessaire et prévenez la police.

M. Teaser s'éloigna ; je l'accompagnai.

— Excellente affaire pour le comte de s'être suicidé, dit-il ; autrement, je l'aurais fait arrêter.

— Comment, vous ?

— Ma mission est terminée, je puis vous révéler la vérité en ce qui me concerne. Mon nom ne vous a rien appris, nom inconnu en France et célèbre dans les autres parties du monde !

— Ah ! Teaser ! En effet je me souviens maintenant ! Le détective auquel on a recours dans le monde entier ! Mes compliments.

— Enchanté, mais passons. Je suis un peu remué par le suicide du comte, j'ai besoin de libérer mon émotion dans les confidences. L'histoire de cette mort tragique vaut d'être contée. D'abord, il ne s'appelait pas le comte Kracowsky, nom d'emprunt. Il était réellement le docteur A..., excellent médecin de nationalité hongroise. On lui reproche un crime singulier, où se mêlent l'amour, la haine, la jalousie, la démence, le sadisme et la chirurgie, un beau crime !

— La main passe, annonça le croupier dans le salon voisin.

— L'atmosphère de cette maison est insupportable ! dit M. Teaser. Sortons, voulez-vous ?

Le ciel était radieux, un temps propice pour parler sans frémir d'un crime épouvantable. Une promenade lente nous amena aux Champs-Élysées, nimbés de la clarté des étoiles. Le détective commença son récit.

— Quelques années auparavant le Dr A... dirigeait un grand hôpital dans une ville hongroise. La vie lui offrait une route dorée que jalonnaient la fortune, la gloire et les succès féminins. Il tenait plus à la célébrité et au travail qu'aux femmes. Pourtant, les plus belles le provoquaient, et le pays était une pépinière de beautés. Le Dr A... aimait trop son art pour se montrer accessible à la poésie ou à la volupté. A ses yeux, l'amour chez la femme apparaissait comme une maladie dont la patiente était capable de se guérir par le renoncement et une petite douleur d'essence littéraire et romanesque.

« Cela ne signifie pas qu'il menait une existence d'ascète ou de moine savant, plongé dans l'étude. Beau, élégant, vigoureux, écuyer audacieux, mais ne donnant à l'amour que la réserve de ses forces, il considérait les femmes, des plus hautes aux plus basses, comme de simples collaboratrices dans les desseins de la Nature. Les grandes dames hautaines, les filles aguichantes des cafés, les villageoises au corps splendide, qui, en courte jupe rouge, dansaient au clair de lune, toutes connaissaient sa brève et indifférente caresse. Toutes l'avaient seulement délassé de ses travaux. Quelques-unes s'étaient étioilées de dépit. D'autres enfouissaient encore leur peine dans des lupanars où elles croyaient trouver un refuge contre l'amour.

— Elles guériront, disait le Dr A..., quand on lui parlait de ses victimes volontaires. Si elles n'étaient pas de véritables malades, elles n'auraient pas été amoureuses.

« Il semblait donc bien défendu contre la passion. Cependant, la cuirasse qui revêtait son cœur présentait un défaut qui le rendait vulnérable. Il ne s'en doutait pas. Jusqu'à l'âge de trente-huit ans, il traversa sans une blessure les champs de bataille de l'amour. Il se croyait hors de danger, lorsqu'une chose inouïe se produisit. Le Dr A... devint amoureux, amoureux fou. Il perdit son allure parfois insolente et finit par tout avouer à ses amis. Personne n'osa rire. Chez un tel homme, l'amour devait apporter avec lui un drame.

« Quelle était l'héroïne de ce roman, peut-être tardif ? On craignait de murmurer un nom, on tremblait d'évoquer une image. Tous les portraits des femmes conquises par le docteur passèrent et repassèrent dans les mémoires ; l'énigme resta impénétrable, sauf pour une toute jeune fille, Georgina, qui attendait son destin, derrière les murailles d'un pensionnat aussi sévère qu'un couvent. Elle était jolie,



Un réflexe de raison et de pitié l'éloigna du berceau où reposait un innocent et fixa sa haine sur la plus coupable dans cette infamie : sa femme.

douce, fragile comme une fleur non éclose et pourtant elle savait que le sort l'avait désignée. Son père, haut fonctionnaire, manquait de fortune et se targuait de noblesse très ancienne. Il réservait sa fille pour une union si haute qu'elle paraissait chimérique, et, devant son ambition, un médecin, fut-il illustre, ne comptait pas plus qu'un grain de poussière sur une couronne d'archiduc.

« Comme tout le monde, il ignorait que Georgina, les yeux sur ses livres d'écolière, songeait à l'homme dont toutes les femmes rêvaient. Elle s'était donnée à lui dans un regard, lorsque, accompagnée d'une dame de charité, elle était venue à l'hôpital solliciter son obole pour une œuvre. Il semblait grandi et plus beau au milieu de la misère de la chair pantelante dévorée par la douleur ou tenaillée par les bistouris. Elle s'était donnée dans un regard il l'avait reçue avec un regard qui pesait savamment la résistance et l'espoir. Tous deux, liés l'un à l'autre, dans le mystère et le silence de leur cœur, devaient tenter de brusquer les événements. Le Dr A... était fou de Georgina, fou à l'épouser, lui qui méprisait les femmes et dédaignait le mariage. La demander à son père : épreuve inutile, qui pouvait tout gâter. Le vieux barrerait la route aux projets avec son sabre et ses pistolets.

« Le Dr A... enleva Georgina : échelle de corde, chevauchée romantique à travers des chemins abrupts et la grande forêt millénaire, où l'on chasse l'ours et le loup, rien ne manqua à cet épisode, que l'on croirait d'un autre âge et qui est de tous les temps. Le père chargea ses pistolets, monta à cheval, suivi de ses gens armés, puis rebroussa chemin et céda aux circonstances, préférant la désillusion au scandale. Georgina revint, mariée, déjà femme et plus amoureuse. En deux années de bonheur, la corolle non éclose du pensionnat s'épanouit en une fleur magnifique, qui se laissa respirer par les adorateurs.

« Georgina fut la reine d'une grande cité. Les femmes qui avaient souffert des caprices du Dr A... ne se montrèrent pas jalouses des succès de la jeune épouse et contribuèrent sournoisement à sa chute. Un vaste et invisible complot de maîtresses évincées, de maris froissés, enveloppa le Dr A... et prépara la revanche de ceux qui avaient subi comme une défaite son bonheur aux faces multiples. Le Dr A... ressentit de cruels soupçons, puis des certitudes l'abattirent. Il se rencontra en duel avec des adversaires qu'il fendit comme des malade

## CRIME ET ROMAN

Il est curieux de constater le peu d'importance et le peu de détails dont la grande presse entoure les suicides. Il semble toujours que l'on dédaigne d'en parler longuement ou que l'on veuille en étouffer les mobiles. Bien des suicides, certes, sont déterminés par la lassitude

de la vie, qui elle-même est une forme de la neurasthénie, mais beaucoup d'autres cachent un secret que le mort emporte dans la tombe et que, plus tard, les circonstances permettent de percer. On peut alors parler, en prenant quelques précautions, encore que ce secret masque un crime.

Dans le drame que nous allons raconter, le héros est un Hongrois qui, à Paris, se faisait appeler le comte Kracowsky. Moi-même, je le connaissais, je lui serrais la

Ci-dessous : — Il est mort, bien mort. Ça vaut mieux ainsi !



# Joueur

bientôt, tu me reverras dans ses traits et tu m'aimeras en lui !

« Quelques mois s'écoulèrent dans un bonheur neuf, inédit pour eux, le bonheur de la paternité et de la maternité. Les époux se penchèrent, unis et comme inséparables, sur un berceau. Puis Georgina, lasse de se montrer mère, retourna à sa vie mondaine. Elle y revint plus belle, plus épanouie, plus désirable, épouse tendre pour le Dr A..., amante alanguie pour les autres et amoureuse toujours, quêtant les hommages, retenant les convoitises.

« Une pointe de scandale se dessina contre elle dans la société. Son père, déjà affaibli par une sénilité précoce, mourut mystérieusement. Le bruit courut qu'il s'était suicidé. La douleur de Georgina s'étala avec un faste théâtral. Elle aimait sûrement son père, elle aimait son mari, elle aimait peut-être ses amants. Un deuil austère l'éloigna de tout le monde ; elle se consacra entièrement à son enfant. Le Dr A... la vit transformée et crut au bonheur. Il adorait son fils, en qui il espérait se survivre. Il avait déjà la folie de former des projets pour lui. Il lui créait une destinée, lui façonnait une gloire, copiée sur la sienne, mais encore embellie.

« Pourtant, si Georgina ne fréquentait plus personne, elle écrivait. Son cœur s'épanchait dans des lettres à tournures littéraires et romanesques, des lettres où débordaient la passion et la tendresse. A quel être imaginaire se confiait-elle ainsi ? Quel chevalier idéal avait créé son esprit d'invention amoureuse ? Un nouveau caprice qui resterait une chimère ? Elle donnait ces lettres à lire à son mari, qui, pénétré de douceur et de vanité, se crut le héros de cette songerie épistolaire. Lui seul, supposait-il, devait occuper sa pensée, à côté de ce berceau, où tous deux avaient déposé leur commun espoir et il se sentait ennobli d'un tel amour, gravé dans le style des grands sentiments.

« Lorsque Georgina s'absentait, il relisait les épîtres à l'inconnu, sous le masque duquel il voyait sa propre

allait devenir un bourreau ! Seul, dans la salle d'opération, il prépara ses instruments. Lorsque tout fut au point, il trouva un prétexte pour téléphoner à Georgina de le rejoindre. C'était le soir, avant le dîner, l'hôpital s'assoupissait déjà.

« Georgina arriva, souriante, un peu étonnée et sans défiance. Elle badina même :

« — La table d'opération ferait un mauvais lit d'amour ! dit-elle, en tâtant sa surface rude.

« — Bah ! quand on s'aime ! répliqua-t-il.

« Elle eut ce rire de volupté qui, chez elle, précédait les étreintes :

« — Tu voudrais ? demanda-t-elle, en fermant à demi les yeux, et déjà frémissante d'un désir.

« Elle ajouta :

« — Oh ! Mami, quel amant tu ferais, si tu n'étais pas un mari !

« — Je ne suis pas un mari, Georgina ! Souviens-toi : nous nous sommes aimés partout ; le grand lit sculpté nous a accueillis le soir de notre mariage. Plus tard, tu tombais sur le divan, comme lasse, et pourtant toute vibrante d'un espoir que tu cachais... Rappelle-toi encore... l'auto que j'arrêtais dans la forêt... puis la baignoire, pleine d'une eau tiède parfumée... Souviens-toi encore...

« — Fou, tu me plais, ce soir, avec un désir nouveau et un visage inconnu !

« Elle s'était hissée sur la table d'opération, où elle se tenait assise, les regards alanguis.

« — Je suis ta petite malade, dit-elle. Tu vas me déshabiller pour m'opérer, puis tu tomberas amoureux de moi... Et je serai guérie.

« Et, prenant un ton comiquement sérieux pour compléter la comédie, elle déclara, en s'allongeant :

« — Oui, docteur, je suis prête ; je me confie à vous et j'aurai du courage.

« Il lacéra brutalement ses vêtements, mit à nu sa peau qui tressaillait :

« — Comme tu vas vite ! déplora-t-elle. Tu vas me faire peur. C'est si doux de sentir les derniers voiles s'en aller un à un ! Donne-moi un miroir, je veux me regarder.

« Il plaça devant elle une glace, dans laquelle ses regards caressèrent avec complaisance son image. Elle admira sa gorge, encore juvénile, son ventre intact, ses jambes d'un modèle parfait. Sa chair restait impassible et belle comme un marbre.

« — Fais-moi peur, dit-elle. Donne-moi le frisson de la crainte ! Vois-tu, pour être toujours aimé d'une femme, il faut savoir l'effrayer ou la battre ! J'aime l'air sérieux que tu prends, mais pourquoi as-tu des regards d'assassin ?

« — Rends-moi la liberté ou j'appelle ! menaçait-elle.

« Il ne répondit pas. Ses gestes mesurés, méthodiques, son silence étaient effrayants. Il avait toujours ses yeux d'assassin, der-

quels il se passait quelque chose que l'on ne devinait pas.

« Il s'approcha d'elle avec ce calme d'opérateur plus terrible que la violence. Il lui passa un bâillon. Elle jeta un cri, étouffé par le tissu qui emprisonnait sa bouche. Elle comprit que le marivaudage luxurieux pouvait devenir un drame. Sa chair se tendit et se souleva en des contorsions dont il sembla se repaître avec la volupté d'un tortionnaire. Il la garrotta de nouveau les jambes séparées.

« — Hé ! Hé ! C'est sérieux maintenant ! dit-il. Tu l'as, le frisson de terreur !

« Il promena à plat sur son épiderme la lame d'un bistouri. Georgina devint glacée et ses yeux, qui seuls maintenant pouvaient exprimer ses sentiments, dirent la peur atroce qui la bouleversait. Puis il prit une scie ; il exécuta la même manœuvre avec une lenteur qui était un raffinement de cruauté. Et, sur ses lèvres, s'était figé un sourire diabolique. Il prit alors des ciseaux recourbés.

« — Tu ne devines pas ? dit-il. Tu vas être punie par où tu as péché.

« Elle eut un tressaillement. Avait-elle compris ? Elle tenta un effort pour dérober son corps. Elle était trop solidement ligotée. Son torse ceinturé de liens, ses jambes séparées et fixées à la table d'opération la livraient toute. Les ciseaux entrèrent dans son être et, d'une rapide morsure, tranchèrent son organe le plus petit et peut-être le plus sensible. Georgina s'évanouit.

« — Morte la bête, mort le venin d'amour, murmura le Dr A...

« Il laissa couler le sang et quitta la salle d'opération.

Longtemps, Georgina resta étendue, inanimée, sur la table d'opération. Puis des pas résonnèrent dans le grand couloir et la porte s'ouvrit. Un homme entra. C'était l'élève du Dr A... Surpris en apercevant une forme couchée sur le « billard », il chercha des yeux le chirurgien. S'étant assuré qu'il n'y avait personne, de plus en plus surpris, il s'approcha, se pencha sur la patiente et poussa un cri d'effroi en reconnaissant sa maîtresse. En un instant, il eut alerté tout l'hôpital et bientôt Georgina, pansée, se trouvait dans un lit.

Pendant des jours, la malheureuse demeura entre la vie et la mort. Elle ne cessait de délirer et, dans les images que la fièvre animait au fond de son cerveau presque inconscient, l'horrible scène qu'elle avait vécue revivait. Se débattant sur sa couche, elle hurlait des mots sans suite, appelant son mari et l'accusant de l'avoir tuée. Enfin elle entra en convalescence et le récit qu'elle fit aux enquêteurs confirma les confessions incohérentes que le délire lui avait arrachées.

« Il faut que ton bourreau paie le martyre qu'il t'a fait endurer ! s'écria son amant quand il connut la vérité tout entière. Dès maintenant, tu vas demander le divorce et nous nous marierons. Ainsi notre enfant appartiendra à son véritable père et je t'entourerai de tant de tendresse que tu oublieras tes souffrances.

Mais Georgina secoua la tête :  
« — Non, dit-elle ; je ne suis plus maintenant qu'une pauvre infirme, un fantôme de femme. Je ne peux pas t'imposer une telle charge. Et puis je ne pourrai jamais oublier. J'ai péché, j'expie.

Prières, supplications, rien ne put la faire revenir sur sa décision. Son amant, dont toute cette tragédie avait ébranlé le système nerveux et troublé la raison, en conçut un tel désespoir qu'un soir, il avala un poison foudroyant.

Quant à celui qui avait provoqué tous ces drames par son atroce vengeance, il avait disparu de la Hongrie en emportant la plus grande partie de sa fortune ; car, son crime accompli, il avait eu le sang-froid de courir jusqu'à sa banque et de se faire remettre tous les titres qui s'y trouvaient en dépôt. Puis, en pleine nuit, il avait lancé son auto à toute vitesse sur les routes et il avait réussi à gagner la frontière.

Il s'engouffra au milieu des remous de la Russie, détentit ses nerfs dans les calmes pays scandinaves, se montra enfin à Paris, sous le nom de comte Kracowisky. Un conseil de famille, réuni pour défendre les intérêts de l'enfant, qui était légalement son fils, chargea le détective Teaser de retrouver le fugitif, coupable de sévices et mutilation. Il le découvrit sous le masque du comte Kracowisky et il attendait l'arrivée de quelques pièces indispensables pour le faire arrêter, lorsque le médecin, se sentant traqué et poursuivi par un tardif remords, préféra se suicider.

Georgina sans cesse obsédée par le souvenir de l'affreuse soirée où sa galanterie avait été cruellement châtiée, consacra sa vie aux œuvres et prit figure de sainte.

POL PRILLE.

— J'aime l'air sérieux que tu prends, mais pourquoi as-tu des regards d'assassin ?

sur la table d'opération. Chaque fois, des scènes effroyables éclatèrent entre lui et Georgina, qui niait toujours.

« — Mami, Mami, disait-elle, c'est toi que j'aime, toi tout seul !

« — Et les autres, tu ne les aimes pas ?

« — Je n'aime personne que toi ! Les autres, quels autres ?

« — Tes amants ! Je les tuerai l'un après l'autre !

« — Je n'ai pas d'amants. Tout le monde ment, tout le monde nous envie... Tâchons d'être heureux, c'est si simple ! Mami, pourquoi as-tu toujours des soupçons ?

« — Des soupçons ! Je possède des certitudes !

« — Tu as des preuves ? Non. Alors tu ne m'aimes plus ! Tu me traites comme tu traitais les autres femmes.

« Elle pleurait. Ses larmes triomphaient des doutes de son mari. Une réconciliation passionnée les jetait dans les bras l'un de l'autre. Pendant une semaine, Georgina menait une vie exemplaire, qui décourageait les soupçonneux. Puis, de nouveau, les bouquets et les billets réapparaissaient dans son salon.

« — Des fous, Mami, tous des fous, qui m'envoient leurs hommages, comme si je devais y être sensible ! murmurait-elle, en étreignant son mari.

« Et lui, toujours épris, l'aimait avec une jeunesse réveillée. Georgina eut un fils. Sa joie éclata délirante et se communiqua à son mari :

« — C'est mon portrait, Mami, dit-elle. Quand je ne serai plus là, car je mourrai

figure. Le tiroir qui les contenait n'était pas fermé à clé, car, si certaine littérature intime s'entoure de pudeur, elle répugne au mystère. Pourquoi Georgina commit-elle l'imprudance de laisser traîner, parmi ces fleurs de rhétorique, un billet concret et nettement accusateur, adressé à l'élève favori du Dr A..., son ami, son fils aîné pour ainsi dire, le dépositaire de ses confidences d'homme, de ses projets de savant et désigné par son affection à lui succéder ?

« Le drame était là, enfoncé dans quelques lignes, d'une écriture calme, qui révélèrent au Dr A... que son enfant chéri était le fils de son élève. Il eut un éblouissement dans un afflux de sang au cerveau qui pouvait le tuer. Le fils d'un autre, une double meurtrissure ! Sous la violence du choc, le Dr A... se dressa, terrible, prêt à broyer l'enfant. Un réflexe de raison et de pitié l'éloigna du berceau, où reposait un innocent et fixa sa haine sur la plus coupable dans cette infamie : sa femme. L'amant trouvait grâce devant sa vengeance : il n'était qu'un numéro sur une longue liste, le mâle sans scrupules, sous la pression de son instinct.

« Le Dr A... plaça le billet dans son portefeuille et quitta son domicile. Il se rendit à l'hôpital où d'ordinaire l'homme torturé qu'il était s'effaçait devant le médecin. A cette heure, le médecin disparut devant l'homme qui voulait se venger et cet homme

« Puis elle éclata de rire :

« — Tu as une mine sévère et grave. J'admire comme tu joues ton rôle. Malgré tes allures imposantes, tu n'es qu'un jobard... Quand je songe !... Tiens, j'en ai assez !... Cette parodie est stupide ! Quelque chose y manque ; l'amour probablement ! Donne-moi mes vêtements. Tout ce que nous faisons là est idiot.

« — Avec un autre, cela aurait plus d'attrait pour toi !

« — Peut-être ! Que veux-tu, on ne peut pas être et avoir été. L'amour le plus beau ne dure qu'un temps ! Donne-moi mes vêtements et rentrons dîner... Tes regards d'assassin, c'est un « chiqué », qui demeure sans influence. Tu as raté. Maintenant tu rateras toujours ! Tu as entendu, je t'ai dit de me donner mes vêtements !

« — Tes vêtements, tu n'en as pas besoin encore ! Tu vas voir...

« Il se rua sur elle.

« — Laisse-moi, c'est assez joué ! s'écria-t-elle. Je te défends de m'attacher !

« Bien qu'elle le repoussât, il la fixa à la table d'opération avec des liens, qu'il avait préparés. Quand il eut immobilisé ses membres, il fut maître de tout son corps. Elle commença d'avoir peur :

# Le chauffeur assassiné

Il était un peu moins de minuit.

Ayant terminé leur service, les agents Barron et Le Gevelou, du commissariat de Saint-Denis-Sud, regagnaient à pied leur domicile, devisant de choses et d'autres. Après avoir remonté l'avenue du Président-Wilson, ils prirent à gauche, la rue de la Gare.

— Fait pas chaud, hein !

— En effet...

La rue de la Gare, sur une longueur d'un demi-kilomètre, longe une partie du canal Saint-Denis, partie aménagée en port minuscule; de l'autre côté, il y a des maisons et des usines. Ce demi-kilomètre est un arc de cercle dont les deux extrémités se joignent par un chemin pavé.

(On verra par la suite que la topographie des lieux a une certaine importance dans l'affaire.)

Les agents Barron et Le Gevelou suivaient le trottoir de droite, celui qui surplombe le chemin pavé, lorsque, arrivés à la hauteur de l'avenue Anatole-France, ils virent un taxi arrêté, tous feux allumés. A l'intérieur, le conducteur, penché sur son volant, placé à gauche, semblait dormir.

— Que fait-il ici, à cette heure-là ? murmura l'agent Barron.

— Son client est peut-être dans la maison d'en face, répondit l'agent Le Gevelou.

— C'est possible, mais voyons quand même.

Les deux agents s'approchèrent du véhicule, un taxi dont la caisse était peinte en vert et la partie supérieure en noir et qui portait le numéro 5036-R6.

— Tu vois bien qu'il attend un client : le drapeau est baissé.

— En tout cas, il a l'air d'avoir rudement sommeil.

Le chauffeur, en effet, éroulé sur son volant, ne donnait aucun signe de vie.

— Il a trop bu, sans doute.

— A moins qu'il soit malade.

— Réveillons-le.

La portière ouverte, l'agent Le Gevelou secoua le conducteur de taxi par le bras.

— Hé ! réveillez-vous un peu.

Le corps inerte n'eut aucune réaction.

— Alors, quoi ?

Cette fois, les deux gardiens de la paix eurent l'impression que c'était beaucoup plus grave qu'ils n'avaient pensé tout d'abord.

Ils se penchèrent sur l'homme et constatèrent que du sang coulait le long de sa joue droite.

ET L'HOMME, ENCORE CHAUD, ÉTAIT MORT !

— C'est un crime.

— Je reste ici. Cours vite prévenir le commissaire.

Le compteur marquait 14 fr. 50.

Un quart d'heure plus tard, M. Contaut, l'actif commissaire de Saint-Denis-Sud, arrivait sur les lieux, accompagné de son secrétaire et, aidé des deux agents qui avaient fait la macabre découverte, procédait aux premières constatations.

Le taxi était arrêté à cinquante centimètres du trottoir, l'avant légèrement engagé dans l'avenue Anatole-France, mais l'arrière se trouvant encore rue de la Gare. Le drapeau était baissé, nous l'avons dit, et le compteur tournait toujours. Le moteur, lui, était arrêté, le levier de vitesse

étant sur la troisième. Toutes les vitres étaient fermées, même celles qui, à l'intérieur, permettent au chauffeur d'entendre les instructions de ses clients.

Sur le marche-pied de gauche, preuve inutile du crime, gisait une douille de revolver du calibre 7<sup>mm</sup>,65.

Le calibre de Weidmann !

Le calibre de la plupart des assassins !

A côté de la douille, une caquette, celle du mort.

Celui-ci, dont le corps était légèrement incliné à droite, du côté du strapontin levé, tenait encore le volant de sa main gauche gantée. Mais sa main droite était dégantée.

Il avait été tué d'une balle qui, pénétrant par la joue droite, avait traversé la tête pour ressortir par l'oreille gauche. La mort, qui remontait incontestablement à très peu de temps, avait dû être instantanée.

Sur la portière droite, une traînée sanglante, large de trois doigts...

— Donnez-moi ses papiers, dit M. Contaut.

Un des agents fouilla la victime et remit au commissaire de police un portefeuille contenant les papiers du malheureux, dont on eut ainsi l'identité : il s'agissait de M. Léon Habert, né le 7 février 1882, à Châtillon-sur-Cher (Loir-et-Cher) et demeurant 67, rue Bayen, à Paris.

— Tiens ! fit soudain M. Contaut, voilà qui est curieux.

— Quoi donc ?

— Regardez.

Dans le portefeuille, outre les papiers, il y avait également trois billets de cent francs.

— Le vol ne serait-il pas le mobile du crime ?

— Fouillez les autres poches.

Les agents y trouvèrent une montre en argent et un portemonnaie contenant 295 francs en pièces de 20 et 10 francs et en menue monnaie.

— Il faut alerter Paris.

Ayant dit, M. Contaut retourna aussitôt à son bureau et téléphona à M. Roches, commissaire divisionnaire, chef de la brigade spéciale de la police judiciaire.

Puis il prévint également le service automobile de la préfecture qui, grâce à son matériel spécial, put conduire la voiture tragique dans la cour du commissariat, au grand désappointement des curieux déjà nombreux, malgré l'heure tardive, à l'angle de l'avenue Anatole-France et de la rue de la Gare.

C'est donc dans la cour du commissariat que M. Roches, son secrétaire, M. Legay, et les inspecteurs Maximey, Morère et Schmitt, commencèrent leur enquête.

Enquête difficile s'il en fut !

Deux questions primordiales se posaient : Qui avait tué Habert ?

Et pourquoi Habert avait-il été tué ?

Crime passionnel ?

Crime crapuleux ?

Crime politique ?

Toutes les hypothèses, au premier abord, étaient admissibles. En effet, la découverte de 595 francs sur la victime n'impliquait point que le vol n'avait pas été le mobile du crime : le — ou les assassins — avaient fort bien pu être dérangés, aussitôt leur forfait commis, avant que d'avoir eu le temps de fouiller celui qu'ils venaient d'abattre.

Mais les autres versions étaient également plausibles.

Il fallait donc, pour se faire une opinion, et se servir de toutes les constatations matérielles possibles et examiner de près la vie privée de Léon Habert.

Constatations matérielles ?

Le compteur marquait 14 fr. 50, au moment de la découverte du crime, ce qui correspondait à une course de six kilomètres environ.

Par conséquent, l'infortuné chauffeur avait « chargé » à Paris. Mais où ? Et quand ?

La suite des investigations permit d'établir que Léon Habert, sorti de son garage à Levallois-Perret vers 13 heures, devait, ainsi que l'indiquait son « voyant », rentrer à 2 heures du matin.

De 13 heures à minuit, onze heures s'étaient écoulées, onze heures pendant lesquelles Léon Habert avait dû faire une excellente recette, en raison de la grève des transports.

Il y avait donc de quoi tenter un malfaiteur.

Un malfaiteur qui, assurément, ne connaissait pas Saint-Denis, cité bien éclairée, car, à l'angle de l'avenue Anatole-France et de la rue de la Gare, il fait, la nuit, presque aussi clair qu'en plein jour.

Sa façon d'opérer ?

Léon Habert n'avait pas été assassiné, comme le chauffeur Couffy, comme le

chauffeur Markoff, comme le chauffeur Douillard, comme tant d'autres malheureux; Léon Habert n'a pas été assassiné par derrière, d'une balle tirée dans la nuque ou dans le crâne. Ce qui atteste que le meurtrier n'a pas fait feu de l'intérieur du véhicule : ou bien il avait pris place sur le strapontin voisin du siège du chauffeur ou bien il avait commis son crime alors qu'il réglait le chauffeur, ou faisait mine de le régler.

Une chose était certaine, c'est que M. Léon Habert avait été tué à « bout touchant », ainsi que le prouvaient les taupages de poudre très visibles qui se trouvaient sur sa joue.

Ces constatations faites, on pouvait reconstituer à peu près la scène tragique :

L'assassin — admettons qu'il soit seul — hèle le chauffeur dans Paris.

— A Saint-Denis, ordonne-t-il.

Il dit Saint-Denis comme il dirait Asnières ou Boulogne.

— A Saint-Denis.

Et Léon Habert baisse son drapeau, embraye et s'en va; vers la mort qui l'attend !

Saint-Denis.

Léon Habert demande :

— Où faut-il vous arrêter ?

— Je vous ferai signe.

— Parfait.

L'assassin, par la portière, scrute le paysage nocturne. Il guette l'endroit et le moment propice. Ici, un café encore éclairé; là, des noctambules qui rentrent.

Attendre. Il faut savoir attendre...

Mais voilà l'endroit rêvé ! L'assassin ne s'aperçoit même pas que cet endroit est très éclairé; tout ce qui l'intéresse, c'est qu'il n'y a personne, que l'endroit est désert.

Il frappe à la vitre de séparation.

— C'est ici, dit-il.

— Bien, monsieur.

Le chauffeur stoppe. L'assassin descend, referme la portière arrière tandis que Léon Habert ouvre celle de devant pour percevoir le prix de sa course.

Alors, la scène est aussi rapide que dramatique : de la main gauche, le « client » rend à sa victime une pièce de monnaie, tandis que, au bout de son bras droit, il brandit un revolver et tire sur Léon Habert qui s'est déganté pour chercher de la monnaie dans sa poche.

L'affreux forfait est accompli. Il n'y a plus qu'à voler le mort.

Mais, à ce moment, au tournant de l'avenue Président-Wilson, deux « pèlerins » — deux agents cyclistes, si vous préférez — apparaissent ; c'est qu'il va être minuit et que la police dyonisiaise, bien organisée, fait de nombreuses rondes à cette heure-là.

Que faire ?

Le bandit s'affole. Tant pis pour l'argent ! Vive la liberté ! On recommencera s'il le faut.

Il s'enfuit sans avoir eu le temps de dépouiller sa victime et la nuit l'absorbe...

Cela, bien entendu, si l'on admet le crime crapuleux.

Mais, répétons-le, les enquêteurs avaient à envisager également le crime politique et le crime passionnel. Et c'est pour cela qu'il leur fallait connaître la vie privée de Léon Habert.

La perquisition qui fut faite chez lui dura deux heures. M. Roches découvrit, au 67 de la rue Bayen, dix-sept mille francs en billets de banque, des lettres de famille et une correspondance importante échangée avec un avocat, montrant que le chauffeur était en procès avec plusieurs de ses proches.

Par contre, détail curieux : dans le petit appartement de deux pièces, aucune photographie, ni d'homme ni de femme.

— M. Habert, déclara la concierge, jouissait de l'estime de tous ses voisins ; c'était un homme soigné, méticuleux, poli et discret. Il ne recevait jamais personne.

— Absolument personne ?

— C'est-à-dire que...

— Dites.

— Je crois cependant que, de temps en temps, un ami venait le voir, un ami jeune, qu'il appelait « Émile ».

— Un de nos confrères, gouailleur, demanda :

— Ce monsieur « Émile » ne serait pas celui de l'affaire Nozières, par hasard ?

— Hélas ! non...

L'enquête continua.

M. Roches apprit que Léon Habert stationnait habituellement aux abords de la gare Saint-Lazare, qu'il déjeunait souvent dans un restaurant du quartier et que plusieurs de ses collègues l'avaient vu l'autre mercredi, vers midi trente.

— J'ai même bu l'apéritif avec lui, dit l'un d'eux ; il ne semblait pas préoccupé, il était comme d'habitude, gai et jovial.



Un policier examine le taxi où s'est produit le crime. (Safra.)

— Vous ne lui connaissiez pas de relations suspectes ?

— Aucune.

— Ni d'ennemi ?

— Non plus.

A vrai dire, l'hypothèse d'une vengeance politique ne « tenait » guère. Bien sûr, Léon Habert s'était déjà disputé, à différentes reprises, avec d'autres chauffeurs qui ne partageaient pas ses opinions, mais ces discussions n'avaient jamais atteint un ton élevé et aucune menace n'avait jamais été prononcée.

Tout juste si on avait reproché à Léon Habert d'être le propriétaire de sa voiture :

— Sale proprio !

Il avait répondu :

— Si j'ai une voiture, c'est que je l'ai gagnée à la sueur de mon front.

D'aucuns lui avaient également fait grief de ne pas appartenir à un parti extrémiste.

Disputes quotidiennes, mais sans suite.

Crime passionnel ?

Pendant quelques heures, M. Roches et ses collaborateurs admirèrent cette version. Mais, il s'agissait d'un crime passionnel d'un genre un peu... spécial.

Si l'on tient compte des racontars des amis de Léon Habert et des constatations faites à son domicile :

— Léon Habert, raconta l'un, était très efféminé; il faisait de la broderie.

— Et de la tapisserie, ajouta l'autre.

— Il achetait des parfums.

— Et de la poudre de riz !

— Un jeune homme venait le voir souvent.

— Un jeune homme ? Vous voulez dire plusieurs !

— C'est bien possible.

— D'ailleurs, il n'avait pas l'air content quand on lui parlait de le « marier ».

— Ça, je l'avais remarqué aussi.

Crime passionnel ?

Non.

Car la logique même excluait cette hypothèse et c'est pourquoi le chef de la brigade spéciale n'y attacha qu'une valeur relative; d'autres faits, plus importants, plaidaient la cause contraire :

Léon Habert était propriétaire de sa voiture ; s'il avait voulu promener un de ses amis, il n'avait donc pas besoin de faire marcher son compteur, puisqu'il pouvait recouvrir son chapeau du petit voile noir réglementaire.

Et puis, l'ami qui l'aurait tué aurait-il négligé d'aller au numéro 67 de la rue Bayen, prendre chez Léon Habert les dix-sept mille francs qui s'y trouvaient ?

Pas de vengeance politique, donc.

Pas de crime passionnel, non plus.

Crime crapuleux ?

A ce sujet, un témoignage important fut recueilli par M. Roches : un chauffeur de taxi, qui désire garder l'anonymat, se présenta spontanément quai des Orfèvres et fit la déclaration suivante :

— Récemment, un client aux allures suspectes monta dans ma voiture, près de la gare Saint-Lazare, et me demanda de le conduire à Saint-Denis.

« J'acceptai, mais je m'étonnai bientôt de le voir constamment se pencher à la portière et surveiller la rue. Que voulait-il ? Qu'espérait-il ?

« Prudent, je m'arrêtai à la barrière en lui disant que les règlements m'interdisaient d'aller plus loin. Il n'insista pas, me paya et partit.

« Quant à son signalement, je dois vous

(Suite page 13).

GEORGES CHAPERON.



M. Barron, qui découvrit le crime, donne des explications à M. Roches, commissaire de la Police Judiciaire, qui dirige l'enquête. (Safra.)

# La fin tragique de la « Mère Pétrus »

GRENOBLE

(De notre envoyé spécial.)

**C'**EST FERMÉ, mère Pétrus ?  
Silence.  
Plus fort :  
— C'est fermé, mère Pétrus ?... Ouvrez, je n'ai plus de tabac.  
Toujours silence.  
Le compagnon de celui qui réclamait de la sorte de quoi bourrer, soit disant, sa pipe souffla à l'oreille de son comparse :

— Crie plus fort... l'ambourine à la porte.  
— Et puis quoi encore ?... Tu veux que je réveille tout le quartier ?  
— Non... mais faut qu'elle réponde la vieille...

— Elle répondra, je te le jure ! Mais dame ! faut pas que j'ameute le voisinage ou, sans cela, c'était pas la peine d'être venu...

D'accord !  
Et l'inconnu, les mains en porte-voix, tout en se colant à la porte, continuait :  
— Mère Pétrus !... Mère Pétrus ! Du tabac !  
— Fallait venir plus tôt...

— C'est ça ! Et puis la boutique aurait été ouverte et pleine de clients !... Laisse-moi donc ! Mère Pétrus...

Ainsi s'éternisaient et cette conversation entre deux ombres et ces appels réitérés...

Il faisait nuit noire... nuit noire du ciel, mais le sol couvert d'une mince couche de neige à demi gelée projetait dans l'obscurité comme d'étranges rellets blafards.

Cette neige à peine crissante sous les pas avait cet incomparable avantage de ne décèler nullement les allées et venues habituellement repérées grâce aux échos du bruit des galoches sur les pavés. Et ce silence feutré était particulièrement apprécié des deux inconnus qui en voulaient tant à la mère Pétrus.

On dormait à moitié déjà au petit village de Filitieu, tout proche des Abrets, ce carrefour de toutes les routes qui partent en éventail vers Lyon, Grenoble, Valence, Chambéry, Ambérieux et Belley. Une drôle de pâte d'oie que le carrefour des Abrets !

Mais lui, Filitieu, est un petit coin bien tranquille, bien retiré au près d'un passage à niveau. La boutique de la mère Pétrus est tout à côté du passage à niveau. Le jour, en attendant le passage d'un train, on est tenté d'aller boire un verre à son comptoir, l'emplacement est bon, mais évidemment, le soir, dès l'heure du souper sonnée, les promeneurs se font si rares qu'il est bien normal d'apprendre que la mère Pétrus avait pour coutume de fermer ses volets et aussi son débit-épicerie-tabac.

A 21 h. 15, c'était son heure, elle baissait ses auvents et ôtait la poignée de la porte.  
Ce soir-là, le soir du 28 décembre, elle avait répété ces mêmes gestes et, comme tous les soirs, avant de s'enfermer définitivement chez elle, elle avait échangé un amical « bonsoir » avec sa voisine M<sup>me</sup> Chevrier.

Il était donc largement passé 21 h. 15, tandis que nos deux inconnus frappaient à l'huis de la mère Pétrus.

— Mère Pétrus !... Mère Pétrus !...  
Enfin des pas se firent entendre :

— Qu'y a-t-il ?  
— Vous voulez pas nous vendre un peu de tabac ?

— C'est fermé, il est trop tard, vous voyez bien !...  
— Oui, mais on a du travail toute la nuit... et rester sans fumer, ce n'est pas drôle...

— Fallait venir le jour... Vous n'êtes donc pas d'ici ?  
— Non... Allez, soyez gentille !

Etre gentille était le propre de la mère Pétrus. D'ailleurs, si les deux ombres avaient été de Filitieu, elles auraient fait comme tout le monde et crié : « La bonne madame Pétrus » et non « Mère Pétrus ».

La brave femme se laissa donc fléchir.  
— Attendez donc une seconde, je vais ouvrir...

— Ah ! Bravo !...  
On vit un peu de lumière filtrer sous la porte, puis la serrure grinça.

— Voilà... Entrez... Que vous faut-il...  
— Deux paquets de tabac gris...

■ ■ ■

Il était 22 h. 15, le quart venait de sonner à quelque clocher au loin. C'est à ce moment précis que le chien de M<sup>me</sup> Bouvier se mit à aboyer.

Il aboya tant et si bien et avec tellement de rage que M<sup>me</sup> Bouvier, tenancière d'un café tout proche du débit de M<sup>me</sup> Pétrus, sortit sur le pas de sa porte. Elle sortit tout juste pour voir s'évanouir à travers des jardins deux ombres qui couraient.

Elle cria :

— Qui est là ?... Répondez !  
Les deux ombres, un instant, restèrent à l'arrêt, comme médusées par cet appel, puis elles reprirent leur course et disparurent définitivement dans la nuit.

— Des détresseurs de clapier, sans doute, pense M<sup>me</sup> Bouvier...

Son chien s'apaisa. Mais cette vision l'avait troublée au point qu'elle laissa, toute la nuit, la lumière allumée au-dessus de l'entrée de son café.

Plus tard, elle devait se souvenir que les deux ombres paraissaient s'écarter au plus vite, justement, de la demeure de M<sup>me</sup> Pétrus.

Quant aux deux ombres, elles avaient eu chaud, si l'on peut dire.

Elles se croyaient bien toutes seules et bien isolées dans la nuit. Déjà la rage du chien ne leur avait pas spécialement plu... et

Tout à fait tranquilisé, il conclut :  
— C'est simplement un feu qui sent mauvais... Des détritres dans une cuisinière...

Et M. Colomb se coucha et s'endormit, comme tout le monde à Filitieu. Car, à Filitieu, il n'y a ni bar, ni dancing, ni autres distractions, et on s'y lève tôt.

Mais jamais encore une nuit n'était tombée sur Filitieu, marquée d'incidents aussi étranges et aussi incompréhensibles.

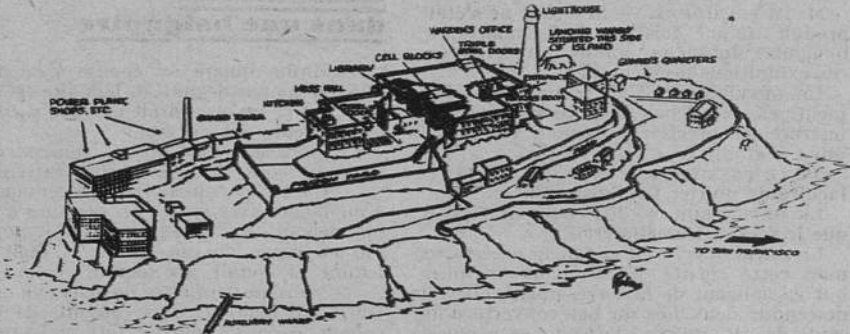
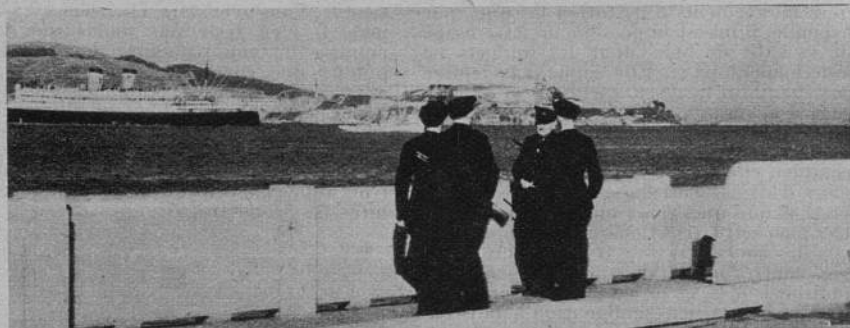
De cette nuit du 28 au 29 décembre, on en parlerait encore pendant longtemps.

■ ■ ■

M. Colomb se lève d'ordinaire à sept heures. Le matin du 29 décembre, il s'éveilla donc à cette heure matinale.

Son premier geste fut évidemment de claquer bien fort ses volets, comme il se fait à la campagne.

## Alcatraz, la " Prison sans pardon "



Dans la baie de San Francisco, sur un îlot rocheux, s'élève la prison d'Alcatraz. Elle est réservée aux plus terribles gangsters d'Amérique, tous « ennemis publics numéro un ». Al Capone y est incarcéré, ainsi que Harvey Bailey et les lieutenants du trop fameux « machine-gun Kelly ». On considérait l'évasion d'Alcatraz comme absolument impossible, la baie étant par surcroît infestée de requins. Pourtant, deux condamnés, Ralph Roe et Theodore Cole, ont réussi à s'enfuir sur un canot qu'ils avaient fabriqué. De haut en bas : Alcatraz vu de San Francisco, un plan de la prison et quelques bâtiments de la geôle. (Rap.)

L'appel de M<sup>me</sup> Bouvier avait achevé de les décontenancer.

L'une d'elle avait même lâché un lourd juron et l'autre avait répliqué dans un souffle :

— Allez... pas d'histoire... Nous arrêtons pas... filons... l... le camp au plus vite...

Et les deux ombres n'avaient respiré à leur aise que lorsqu'elles se sentirent loin du petit village de Filitieu.

Ce n'est qu'un quart d'heure plus tard, à 22 h. 30 environ, qu'un autre voisin, M. Marcel Colomb, eut à son tour son attention éveillée.

Cette fois, il ne s'agissait ni d'un aboi, ni d'un bruit, ni de la vision fugitive de deux ombres, non ! Il s'agissait d'une odeur.

Une drôle d'odeur. Cela sentait le roussi.

— Il y a le feu, songea l'homme.

Il fit le tour de sa maison, M. Colomb, ne remarqua rien d'anormal. C'était déjà un point acquis.

Il regarda au dehors. Il ne vit rien. Pas de flammes s'échappant d'un toit ou d'une fenêtre.

Filitieu était là, bien tranquille, bien calme sous le lourd manteau de neige tombée durant la nuit.

Le calme était grand.  
— Tiens... la mère Pétrus est en retard, elle n'a pas encore ouvert !... dit à haute voix M. Colomb.

Durant une heure, Marcel Colomb vagua à ses occupations.

Huit heures ! Les volets de la mère Pétrus sont toujours clos.

Marcel Colomb n'y tient plus. Il alerte les voisins, les amis.

C'est la rue vers la minuscule échoppe toujours si accueillante et aujourd'hui désespérément fermée.

Quelqu'un pousse la curiosité plus loin, emprunte la rue voisine et plonge un regard dans l'arrière-boutique.

— Venez !... Venez !...  
Tout le monde regarde.

Le spectacle est épouvantable.  
Là, dans la pièce, à terre gît une forme noirâtre à demi carbonisée...

On entre avec d'innombrables précautions. Les

regards disent la frayeur de chacun.

La forme noirâtre n'est autre que le cadavre de cette pauvre M<sup>me</sup> Pétrus.

Le feu a mangé tout dans la pièce : les meubles, les solives du plafond, les chaises, la table... Du fauteuil il ne reste qu'un tas de cendres.

Un bidon à essence, vide, traîne à côté du corps.

Si j'avais su ! soupire M. Colomb... Voilà donc d'où venait l'odeur de brûlé.

— Mais vous n'avez pas vu de flammes.

— Non, avec portes et fenêtres fermées, le feu a consummé sans flamme tout ce qu'il a trouvé sur son chemin... puis il s'est éteint tout seul par manque d'air... de tirage...

Et, en effet, on devinait à voir les meubles détruits qu'ils avaient été lentement consumés et non brûlés à la flamme.

— C'est un accident... le bidon a pris feu... la malheureuse n'a pas eu le temps de fuir...

Chacun fut d'accord pour trouver que c'était une très sage explication.

C'était un accident ! Un tragique accident !

■ ■ ■

L'après-midi, on en était encore aux constatations d'usage quand M<sup>me</sup> Fiard, venue des Abrets, secourde la morte, poussa soudain un cri :

— Non ! non ! Ce n'est pas un accident... Regardez... C'est impossible. C'est un crime ! On a tué ma sœur...

— Ce n'est pas possible...

— Si, j'en suis sûre ! Ses économies ont disparu... Dix mille francs au moins de volés ! Constatez, la caisse est vide... absolument vide... Et tenez, regardez... là, par terre, sous l'annuaire, ces pièces de dix sous, de un franc qui traînent... et ces paquets de tabac qui ont roulé sous l'armoire !... On s'est battu dans cette pièce...

Je connaissais ma sœur, jamais elle n'aurait approché un bidon d'essence de sa cuisinière... C'est après le crime qu'on a mis le feu !

Il fallut bien se rendre à l'évidence.

La mère Pétrus avait été assassinée !

Au fait, la « mère Pétrus » n'était qu'un aimable surnom. Elle s'appelait de son vrai nom Joséphine Servage, avait atteint depuis peu cinquante-huit ans et était veuve depuis deux ans seulement.

Tout le pays, depuis, la pleure et rien n'était plus émouvant que son enterrement qui fut célébré le jour même du 1<sup>er</sup> janvier.

Derrière le corbillard suivait toute la population de Filitieu et des environs. Et en cette journée de fête d'ordinaire consacrée aux bons souhaits, aux joyeux déjeuners de famille, on en oublia dans bien des fermes de rôtir le poulet classique et sur plus d'un visage il coula des larmes au lieu d'un gai sourire.

Maintenant, la police a l'affaire en main, le lieutenant de gendarmerie Bermaud, le juge d'instruction Nanel et le procureur Brunel, du parquet de Bourgoin, essayent de résoudre la désolante énigme.

Les médecins appelés à autopsier le corps de la malheureuse victime sur un cadavre à demi carbonisé n'ont pu relever aucune trace de lutte.

Mais il est établi indiscutablement que crime il y eut et qu'après le crime les coupables tentèrent par le feu de détruire toute marque de leur forfait.

Crime parfait !  
Le feu aurait eu pour résultat d'empêcher de découvrir la vérité... s'il avait réellement fait flamber toute la maison et le cadavre...

Et la neige, elle, recouvrant la trace des pas empêchait de son côté de suivre à la piste les coupables à travers champs et jardins à la terre détrempée...

Mais le crime n'est pas parfait : le feu n'a pas joué pleinement son rôle... et M<sup>me</sup> Bouvier a vu passer deux ombres...

Deux ombres qui, bientôt, espérons-le, menottes aux mains, prendront le chemin de la prison départementale.

PHILIPPE ARTOIS.

## Le chauffeur assassiné

(Suite de la page 12.)

avouer que je ne l'ai pas examiné de très près.

— C'est tout ce que je puis vous dire. On ne pouvait pas retrouver un assassin avec aussi peu de données...

S'agit-il d'une nouvelle affaire Weidmann ?

Le meurtrier de Léon Habert est-il l'auteur d'une longue série de méfaits ?

Est-ce lui qui a tué le chauffeur Markoff ? Certains ont émis cette hypothèse. Pour notre part, nous ne le croyons pas : les circonstances mêmes dans lesquelles le crime a été commis tendent à prouver que l'assassinat de Léon Habert est l'œuvre d'un débutant.

Et c'est un « débutant » que recherche la brigade spéciale de la Police Judiciaire à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Espérons qu'elle aboutira...

G. C.

# CAUSES

## L'impudique Lady.

Le fait de créer du scandale dans un hôtel au point d'en faire fuir, horrifiés, les clients constitue-t-il un délit, ou doit-il être considéré comme un dommage entraînant le droit pour l'hôtelier à une compensation pécuniaire ?

Cas d'espèce donné à résoudre aux juges d'un tribunal du Sud-Ouest ; nous allons en ouïr le processus habilement présenté par l'avocat de la coupable, une Anglaise qui mérite dix lignes de description.

Mrs. Antonia H... réside en France depuis son divorce qui remonte à 1931. Riche, d'essence noble, encore très bien malgré la maturité de son âge, aux lumières, elle doit produire un attrayant effet. En tout cas, il est de notoriété publique que l'élégante et blonde créature, bien connue, sur les côtes d'Azur, d'Argent et d'Émeraude, sous l'appellation de Lady W... (elle a peut-être renoncé au mari mais pas au titre de celui-ci), ne s'embête pas, mais là pas du tout, entre Biarritz, Deauville et Cannes.

Le président estime nécessaire de lui rappeler ces détails avant de passer aux formalités de l'interrogatoire.

— Nous jugerons donc, décrète-t-il une fois les réponses obtenues dans le brouhaha d'une assistance qui s'augmente de minute en minute, nous jugerons pour la bonne règle, Mrs. Antonia H..., attendu que le nom de l'époux ne peut plus être mis en cause par suite du divorce. Madame voudra bien ne pas s'en formaliser. Nous ne pouvons céans pousser la galanterie jusqu'à l'emploi de titres nobiliaires destinés à faire impression sur les portiers d'hôtel.

— Usage créé par ces derniers pour les besoins de la cause, remarque le défenseur. Abondance de respect amène abondance des pourboires. Je ne crois pas que ma cliente ait expressément tenu à être appelée Milady...

— Il est possible, maître, mais un peu plus d'orgueil, même déplacé, et moins de fantaisie dans ses rapports avec ses voisins eût, chez elle, été préférable.

— Nous en arrivons au point délicat de ce procès, messieurs, et, pour éviter à Mrs. H... une confession un peu désagréable, je me permettrai de discuter pour elle les faits qu'on lui reproche...

— Le tribunal n'y voit aucun inconvenant, maître...

— Voici donc : quels sont, au juste, les griefs de notre adversaire ? Ils peuvent se résumer en quelques mots : Mrs. Antonia aurait à plusieurs reprises traversé les couloirs de son hôtel dans une tenue légère et sonné le valet de chambre pour se faire apporter des rafraîchissements, alors qu'elle se trouvait dans sa chambre uniquement vêtue de ses babouches.

M. LE PRÉSIDENT. — Ce dernier point ne saurait être retenu par le tribunal. Il ne possède aucune réclamation émanant d'un domestique que ce spectacle aurait scandalisé.

LE DÉFENSEUR, avec un sourire commercial. — Oh ! je m'en doute ! Pour ma part, s'il m'avait été donné d'être reçu par ma cliente dans le simple appareil... d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil, je ne m'en serais pas plaint.

M. LE PRÉSIDENT, narquois. — Parce que vous avez peut-être un penchant pour les apparitions suggestives et que... vous êtes célibataire... Par contre, mettez-vous à la place du père de famille à qui ses enfants sont venus dire : « Nous avons vu dans le corridor de l'hôtel une femme en chemise courte ».

LE PLAIGNANT, du haut de sa tête — Et même sans chemise du tout, monsieur le président ! J'ai là une lettre d'un voyageur qui, n'ayant pas pu venir déposer, donne les détails les plus indiscrets et les plus précis sur l'académie de mon adversaire... Je peux la lire, cette lettre !... Un client qui laissait six mille francs par saison, chez moi !

M. LE PRÉSIDENT. — Nous avons assez d'autres témoins cités et présents pour nous faire une opinion, monsieur. Vous pourrez néanmoins verser votre lettre au dossier.

LE DÉFENSEUR. — Je déposerai ultérieurement des conclusions au sujet de cette épître. Le voyageur en question est le cousin du demandeur, d'abord, et il a voulu déposer, lors d'une de ses rencontres avec ma cliente dans l'escalier de l'hôtel un baiser sur son sein qu'elle ne cachait pas suffisamment peut-être... Le refus de Mrs. H... et le dépit qu'il ressentit entrent

donc pour une bonne part dans sa dénonciation...

M. LE PRÉSIDENT. — Maître, le tribunal joint l'incident au fond.

LE DÉFENSEUR. — Ces réserves faites, comme il me faut bien trouver une excuse aux agissements de ma cliente avant d'ouïr les témoins, je me permettrai de faire un certain nombre de remarques sur les imperfections d'un service auquel le plaignant ne veillait pas avec toute l'attention désirable. L'hôtel qu'il dirige, loin de posséder le confort annoncé sur les prospectus, est en fort mauvais état. Mrs. H..., d'autre part, est une créature nerveuse, impatiente. Ce n'est pas un délit, messieurs.

# SALÉES

Il faut pardonner à une femme qui a l'habitude d'être bien et vite servie quelques mouvements d'irritation lorsque, par exemple, il lui est impossible de faire usage de sa salle de bain dont les robinets ne fonctionnent pas... Elle sonne... la femme de chambre tarde à venir... La cliente se crispe, respire, et sans plus de résultat. Alors que fait-elle ? Sans s'arrêter à ce que son costume du moment peut offrir d'incomplet, elle bondit vers la porte. Elle s'engage dans les corridors, elle appelle... Je vous avoue que, pour ma part, je conçois très bien cette irritation qui ne s'embarrasse pas des contingences... Il est permis d'exiger contre son argent les complaisances indispensables, et de ne pas toujours réaliser, lorsque la juste indignation a fait son œuvre, certains à côtés de la question...

M. LE PRÉSIDENT. — Si le fait ne s'était produit qu'une fois ou deux, maître, le plaignant lui-même aurait pu admettre ces exhibitions accidentelles.

LE DÉFENSEUR. — Il pouvait parfaitement en empêcher le retour. Quelques instructions précises à donner, une discipline à établir...

M. LE PRÉSIDENT. — Mrs. H... avait la faculté de quitter l'établissement.

LE DÉFENSEUR. — Elle pouvait espérer que le service s'améliorerait.

LE PLAIGNANT. — J'ai fait le nécessaire, mais cette cliente devait avoir un autre but en agissant de la sorte, puisqu'elle est descendue deux fois au bar couverte d'un saut de lit qu'elle laissait entr'ouvert avec ostentation.

LE DÉFENSEUR. — J'ai pu, de mes yeux, me rendre compte qu'à votre bar, monsieur l'hôtelier, les dames venaient consommer en slip et soutien-gorge. Et, quand je dis slip, il s'agissait tout au plus d'un cache-sexe.

LE PLAIGNANT. — Il eût été à souhaiter que Mrs. H... en ait toujours porté un... Et puis il y a une nuance. La mode actuelle a fait entrer dans les mœurs le costume de bain plus réduit, elle n'a pas encore lancé le peignoir mal joint qui sent la fille de maison close mal réveillée.

LE DÉFENSEUR. — Je m'élève avec véhémence contre cette allusion injurieuse ! Les témoins qui défilent ensuite nous donneront sur la défenderesse des aperçus croustillants.

Le sieur Adolphe de K... prétend avoir aperçu Mrs. H..., à travers la vitre de la cabine téléphonique, sise près du bureau de l'hôtel, en train de parler dans le récepteur, mais les yeux fixés sur le haut de sa

ceinture largement découverte dans un retroussis fort indécent de la jupe et des lingerie.

Mrs. H... — Je rendais compte à mon médecin des progrès d'un petit bouton qui menaçait de me défigurer (sic.)

La dame Simone M..., rentière aux boucles grises débordant du petit chapeau marquis, a vu elle, par la porte largement ouverte de la chambre de l'Anglaise, cette dernière en train de se livrer aux bienfaits de la culture physique selon la méthode des nudistes intégraux.

LE PLAIGNANT. — M<sup>me</sup> H... me fit part de cet incident le lendemain du jour où M. le baron de K... avait vu Mrs. H... dans la cabine téléphonique... Je me souvins du bobo, et je demandai à M<sup>me</sup> H... si elle n'avait remarqué sur le corps de la gymnaste.

M<sup>me</sup> M... — J'avais vu ce bouton en effet...

LE PLAIGNANT, avec fougue. — Enfin, messieurs, toute ma clientèle allait donc pouvoir parler en connaissance de cause des maux intimes de cette femme... Cela devenait une véritable calamité.

Mrs. H..., après un coup d'œil à son défenseur, plongé à la suite de ces révélations dans un désarroi évident. — Le jour de la culture physique, ma porte s'est ouverte toute seule. Elle fermait très mal et l'hôtel de Monsieur est traversé par des courants d'air qui font s'ouvrir ses portes toutes seules.

M. LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue. Vous avez, Mrs. H..., répondu à tout, mais il n'en reste pas moins que votre manière de vous conduire dans les lieux publics que constituent les corridors, les escaliers et les pièces communes d'un hôtel, apparaît au tribunal hautement répréhensible. Le tort causé à votre adversaire est indéniable. L'outrage aux bonnes mœurs sera retenu : cinquante francs d'amende et trois mille cinq cents francs de dommages et intérêts.

J. C.

## Deux mariés dans une baignoire

— Enfin, quand on épouse légalement une femme par devant M. le maire et M. le curé, est-ce qu'on a droit de faire d'elle ce qu'on veut, oui ou non ?

Le président s'est dressé, courroucé :

— Je vous prie de parler autrement.

— C'est vrai aussi, je vais commencer à me fâcher avec toutes ces histoires à dormir debout. J'ai eu envie de ma femme et j'ai eu envie de ma femme. C'était ma femme et c'était ma femme. Voilà !

— Vous me permettez de placer un mot ? Oui ? Eh bien, je vous conseille de vous calmer, car cela pourrait fort mal tourner pour vous. N'aggravez pas votre cas.

L'inculpé s'est assis en s'épongeant. Il semble que la semonce du magistrat ait fait son effet et qu'il comprenne maintenant ce que pourrait être les suites d'une colère excessive alors qu'il n'a pas le beau rôle.

Cet homme est relativement assez jeune : la trentaine. Il a les épaules larges, les yeux près des rides et ces rides voisinent avec une tignasse coiffée à la chien.

D'aucuns diront que c'est une brute. Possible.

Les faits qui lui sont reprochés sont assez inattendus. L'homme s'était marié le matin et il avait pris, pour la soirée, une baignoire dans un théâtre où l'on jouait une opérette assez émoustillante.

Tout d'abord, excité par un dîner très arrosé, l'homme ne put attendre le « enfin seul » au domicile conjugal. Il se prit à embrasser sa femme à pleine bouche en disant à haute voix sa satisfaction. Un spectateur des fauteuils, quinquagénaire au

visage de pasteur, vient à la barre crier son indignation d'un tel spectacle.

— Je me suis retourné à plusieurs reprises, déclare le témoin, pour lui dire très respectueusement qu'il était un cochon. Il m'a répondu : « Je ne savais pas qu'en venant ici je rencontrerais quelqu'un de ma famille ». Vous comprenez ce que cela signifiait. Un autre voisin a été plus vulgaire. Il lui a lancé : « Dis, t'as fini d'embrasser ta femme en faisant du bruit comme si tu mangeais la soupe ? Passe-moi-la un peu, ta bergère, tu vas voir si je sais l'embrasser en chaussons ».

— C'est ça qui m'a retourné les sangs, intervient l'inculpé. C'était ma femme légitime, ma femme du matin et déjà ce saligaud parlait de me faire cocu... Pourtant j'ai encore voulu patienter... Il est vrai que la pièce m'intéressait et que je voulais voir comment l'officier de marine s'y prendrait pour épouser la fille du marchand de fauteuils à bascule...

— Voilà qu'il y a maintenant un officier de marine et un marchand de fauteuils ? s'étonne le président, en levant le nez du dossier.

— Oui, dans l'opérette... Alors, j'ai appelé la baigneuse... Non l'ouvreuse... Je dis baigneuse parce qu'on avait pris une baignoire. J'y ai demandé : « Baissez-moi le store, pour que j'embrasse ma femme ». Oui, c'était une plaisanterie... J'aime bien la plaisanterie. Elle m'a alors répliqué : « C'est impossible... vu qu'il ne se baisse pas, mais qu'il se relève... » ... « Eh bien relevez, que j'y ai rigolé... relevez !... » Et j'y ai dit une autre blague...

— Dont je vous dispense.

— Bien, monsieur le président... Oh ! moi, je suis très obéissant. Elle a donc levé son machin et j'ai pensé que comme ça j'étais chez moi dans la loge et que je pouvais y faire les quatre cents coups...

— Seulement, j'avais pas pensé à une chose, c'est que le store de la baignoire n'était ni étanche ni complètement muratoir... Oui, ces voyous de spectateurs du fond se retournaient tout le temps et regardaient par les trous... Si j'aurais su qu'ils me regardaient, j'aurais arrêté l'opération, mais je ne savais pas et j'ai donc pas été lubrique consciemment comme on dit en termes de justice...

— Moi, j'estime qu'ils auraient dû dire : « On vous voit ». Alors j'aurais compris... Mais, au lieu de me crier gare, ils sont allés chercher le « cipal » de service... Et il est arrivé au moment où... enfin au bon moment...

— Bon que j'ai fait quand j'ai vu que le « cipal » s'introduisait, j'ai eu tort... Attendez une minute, je vais vous donner mes noms et adresse et vous me flanquez une contredanse... Je m'en fous, car j'ai un copain qui est à la Préfecture et il me fera vider ça comme pour toutes les contraventions automobiles que j'ai eues jusqu'ici.

— Mais un « cipal », c'est un « cipal »... Il a voulu régler ça tout de suite et me vider du théâtre. Me vider du théâtre !... Non, mais voyez-vous ça, moi que je m'étais dégrossi d'un billet pour la baignoire... Et puis, je voulais voir la fin du truc... Enfin, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je tenais à savoir comment qu'ils s'épousaient l'officier de fauteuils et la fille du marchand de marines... Lui, il s'entêtait... Moi je m'entêtait... Alors, des mots on en est venu aux gestes... Il a voulu m'empoigner par mon veston, mais j'y ai filé entre les doigts en lui disant le mot de Cambronne. Alors, ça a dégénéré en pugilat... et, ma foi, j'ai tapé dans la tarte au monsieur « cipal »... C'est pour ça que je suis ici, où je ne m'ennuie pas, mais où il fait rudement chaud, mon président.

L'avocat de l'inculpé plaide. Par bonheur pour lui, le coupable a eu une conduite exemplaire au front.

Six mois de prison avec sursis.

J. K.

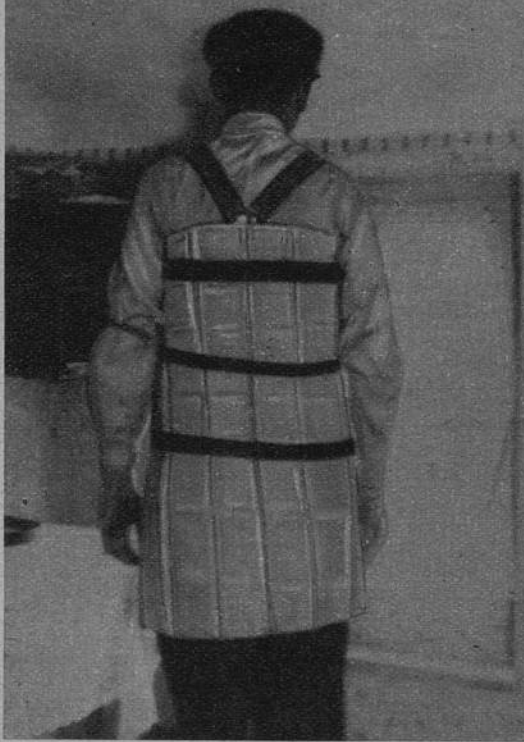
En Tchécoslovaquie, le tribunal pour enfants existe, basé d'ailleurs sur les mêmes règles et la même procédure que chez nous. Des juges spéciaux, qui ont une grande habitude de l'enfance (on les choisit toujours pères de famille) et un juge-femme assistent à l'interrogatoire des jeunes inculpés par le président. On tient compte de l'intention plus que du fait lui-même, et les deux juges-observateurs (sur la gauche sur notre document) sont spécialement chargés de surveiller l'attitude du prévenu et d'en tirer ensuite, au moment de la délibération, les conclusions qui entraîneront l'acquiescement ou au contraire la condamnation.

Ainsi le code tchécoslovaque tient-il très largement compte, en matière de délits commis par des mineurs, de la psychologie de chaque individu, et une certaine latitude est laissée au juge. L'échelle des peines, qui va de la simple admonestation à la maison de redressement ou à la cellule, n'est pas rigide : le pouvoir d'appréciation est étendu. Aussi peut-on dire qu'au pays du regretté Masaryk ce ne sont pas les délits qui conditionnent directement les peines, — en matière de mineurs bien entendu, — mais les circonstances de ces délits. (Rap.)



TRIBUNAL D'ENFANTS

## L'ARMURE DU FRAUDEUR



Il n'y a pas qu'aux frontières de la France et de la Belgique, de la France et de la Suisse, ou — naguère — de la France et de l'Espagne, que s'exerce la coupable industrie des fraudeurs. Une contrebande active a également pour théâtre la frontière belgo-allemande. Cette contrebande porte principalement sur les cigarettes.

Les douaniers allemands viennent d'arrêter un fraudeur qui était loin d'en être à son coup d'essai. Il s'agit d'un ouvrier frontalier, Michel M..., de nationalité belge, qui, chaque jour, passait la frontière pour aller travailler en Allemagne.

Michel M..., bien connu des douaniers avec qui il plaisantait quotidiennement, prétendait être atteint, depuis son enfance, d'une tuberculose osseuse (mal de Pott) qui le contraignait au port d'un corset. De fait, il marchait de façon raide et gênée. Un chevalier d'autrefois, dans son armure, ne devait pas être plus gourde dans ses mouvements que Michel M...

Ce qui éveilla l'attention des agents du fisc? Un hasard. Simplement l'un d'eux, passant auprès de la maison dont Michel M..., peintre en bâtiment, badigeonnait les murs, remarqua que le frontalier, si gauche quelques heures plus tôt, se mouvait sur son échafaudage avec une aisance parfaite. Sur le moment, ce fait n'eut que la valeur d'une remarque; mais, au soir, quand Michel M...

repassa devant le poste, notre Sherlock Holmes de la douane nota encore que Michel M... marchait comme tout le monde, balançant les bras très normalement.

Le lendemain matin, quand le peintre passa, il était de nouveau comme serré dans un carcan. Les douaniers l'appréhendèrent, le passèrent à la fouille, c'est à ce moment-là qu'un photographe put prendre le cliché que nous publions, et qui est assez explicite en lui-même pour qu'il ne soit pas besoin d'épiloguer.

Chaque jour, Michel M... emportait dans ce vêtement spécial des centaines de paquets de cigarettes, qu'il repassait à des complices allemands chargés de les écouler. Inutile de dire que le fraudeur trop matin est pour longtemps à l'ombre. (Rap.)

## MAITRE ROBILLARD

(Suite de la page 5.)

Pressé de questions, le clerc de notaire le dénonça.

Le « chauffeur » mystérieux était une... femme, une jeune fille de Neaufles-sur-Risle. Maîtresse de Robillard, elle n'hésitait pas à suivre son amant et, pour plus de commodités, s'habillait en homme. C'était elle qui profitait surtout des vols de son seigneur et maître, car elle avait les dents longues, la mâtime et coûtait cher à l'huissier.

Dans toute la région, l'identification des « chauffeurs » provoqua un ahurissement général, à part Bertrand Gaudry, personne n'aurait jamais osé porter ses soupçons sur des gens si « convenables ». Et pourtant...

Mais la plus surprise fut M<sup>me</sup> Robillard qui ne recevait que de faibles sommes d'argent et était à cent lieues de supposer que son mari était un sinistre ibandit et qu'au surplus il la trompait odieusement.

**CHATIMENT** Le procès fut émaillé de nombreux incidents. Des témoins défendirent M<sup>e</sup> Robillard, un si brave homme qui ne leur avait jamais donné que de bons conseils et qui était certainement incapable d'avoir commis de semblables forfaits.

Mais ces bêtes féroces ne pouvaient inspirer la pitié, ils avaient profité de leur situation — circonstance aggravante — pour commettre des crimes épouvantables et la clémence n'était pas de mise. Ils furent tous condamnés à mort et fusillés à Lisieux, au début de mars 1796.

Le châtement des criminels ne mit pas fin immédiatement à la terreur qui régnait en Normandie. Pendant longtemps, le soir, au coin du feu, on narra les atrocités des « chauffeurs » en appréhendant leur retour.

La nuit, dans les fermes isolées, le moindre bruit lointain faisait frissonner les paysans qui continuaient à cacher leur argent — la leçon n'avait pas profité — et s'attendaient constamment à voir surgir de nouveau des hommes au visage noir de suie. J. C.

## LA SUPERSTITION CHEZ LES MALFAITEURS (Suite de la page 7.)

hasard, une maladresse du prince nous le révéleront sans doute... Affaire de patience.

M. B..., inspecteur des jeux à la mémoire formidable, tenta un essai psychologique :

« De hautes et puissantes relations le protègent, me dit-il. Mais il sait ce que je pense de lui. Son fétiche?... C'est tout ensemble ses amitiés utiles, son flair, sa connaissance approfondie des gens qu'il veut avoir. Au bacara, il lui arrive de perdre comme tout le monde... Alors ?

— Un aventurier, en somme !  
— Pas autre chose, mais un aventurier

qui a su se faire une réputation et attribuer à une prétendue amulette un pouvoir considérable, sa chance, son savoir-faire, sa patience, son réel talent, et surtout son sang-froid lorsqu'il s'agit de tenir les cartes en face d'un partenaire déjà à moitié songeant à l'existence du porte-bonheur fameux... Le prince joue sans passion, avec science. Je ne l'ai jamais vu tricher et, cependant, il est indéniable qu'il triche... Voilà ! Mais il y a tant de façons de tricher ! Ne serait-ce que d'attribuer à un fétiche des vertus qu'il ne peut avoir ! J. C.

## PRIMES GRATUITES

offertes aux Abonnés de "POLICE-MAGAZINE" HABITANT LA FRANCE OU SES COLONIES

AU CHOIX :

Prime n° 1. — DOUZE MOUCHOIRS BLANCS en fine toile pur fil de Cholet, ourlés à jour.

Prime n° 2. — UN PORTE-MINE WAHL-EVERSHARP à mine rentrante, ébonite marbrée de couleur.

Prime n° 3. — SIX TORCHONS VERRIÈRE mi-lin, liteaux rouges (0<sup>m</sup>,60 x 0<sup>m</sup>,80).

Pour recevoir l'une de ces primes, joindre au montant de l'abonnement, pour frais de port et d'emballage, 1 fr. 25 pour les primes n° 1 et 2 et 3 fr. 30 pour la prime n° 3.

(Consulter ci-dessous notre tarif d'abonnement.)

## Jeunesse Sexuelle

Peut-on conserver la jeunesse sexuelle jusqu'à la fin de ses jours ?

Peut-on la recouvrer lorsqu'on l'a perdue ?

La jeunesse sexuelle prolongée a-t-elle une influence sur la santé générale, sur toute l'activité intellectuelle, morale, physique de l'individu ?

On verra dans la notice ormophyse l'énorme importance qu'il faut attacher aux fonctions secondaires des glandes sexuelles, on y trouvera un résumé des méthodes de traitement qui permettent à l'homme épuisé sexuellement de retrouver goût à la vie, au vieillard précoce de rajeunir véritablement et durablement par l'absorption d'hormones animales. L'Ormophyse est le traitement de choix des déficiences glandulaires, car elle contient des extraits glandulaires totaux, prélevés sur des animaux jeunes. Sous forme de dragées, elle s'absorbe facilement et est à la portée de tous, 33 fr. la boîte dans toutes Pharmacies ou aux Laboratoires 46, r. d'Alsace-Lorraine, Malakoff (Seine).

Le Laboratoire ormophyse envoie discrètement et gratuitement sur simple demande quelques dragées Ormophyse à titre d'échantillon (1 fr. en timbres pour frais).



MEINEL & HEROLD, Markhausen, Siles. Affranchir lettres 1 fr. 75; cartes postales 1 fr.

### ACCORDEONS

Instrument de Musique

Vente directe du fabricant aux particuliers au co de douane Plus de

1 Million Clients

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

ACCORDÉONISTES DEMANDEZ LE CATALOGUE N° 6 DE LA FABRIQUE FRANÇAISE DE DENIS; à BRIVE (Corrèze)

## ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC



"VÉRIFIÉS, CONTROLÉS, GARANTIS"

« Ivoire »	Soie blanche fine.	La dz. 12.
« Réservoir ivoire »	»	» 13.
« Velouté »	Soie rose ext.-fine.	» 14.
« Rés. voir velouté »	»	» 15.
« Naturel »	Soie brune surfine.	» 16.
« Réservoir naturel »	»	» 17.
« Cristallin »	Soie blonde superf.	» 18.
« Réservoir cristallin »	»	» 19.
« Pelure »	Soie peau ext.-superf.	» 20.
« Réservoir pelure »	»	» 21.
« Latex »	Soie lactée invisible	» 22.
« Renforcé »	Lavable extra.	» 23.
« Soie chair »	Lavable supérieur.	» 24.
« Supersochair »	Lavable ext.-supér.	» 25.
« Epais »	Lavable d'usage.	» 26.
« Crocodile »	Special.américaine.	» 27.
« Baudruche »	Surfine supérieure.	» 28.
« Bout américain »	Modèle très court.	» 29.
« Collection »	Mod. variés supér.	» 30.
« Echantillons »	Mod. variés extras.	» 31.
« Assortiment Black Cat »	20 mod. différents.	» 32.
« Le Vérifier »	appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs.	» 12.

RECOMMANDÉ: "Latex" invisible et "Soie chair" lav. CATALOGUE illustré tous articles intimes, cacheté fco. ENVOIS rapides, recom. sans marque apparente. PORT: France et Colonies: 2 fr. - Etranger: 3 fr. PAIEMENT par mandat (Contre remb.: frais 3 frs). Pas d'envoi contre remb. à l'Étranger.

BELLARD - P - THILLIEZ

HYGIÈNE 55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9<sup>e</sup> Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue Magasins ouverts de 9 à 19 heures. (Vente discrète) Même maison: 22, Faubg. Montmartre (2<sup>e</sup> boulevard).

## L'ALMANACH VERMOT 1938

EST PARU

VÉRITABLE ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE. CONTES ET NOUVELLES HUMORISTIQUES OU DRAMATIQUES :: RECETTES ET RENSEIGNEMENTS DE TOUTES SORTES :: CONSEILS MÉDICAUX :: DISTRACTIONS DE FAMILLE :: JEU PROPHÉTIQUE AMUSANT :: CARTES POSTALES A DÉTACHER :: ILLUSTRATIONS HORS TEXTE EN COULEURS, ETC. :: BIOGRAPHIES ILLUSTRÉES ET ADRESSES COMPLÈTES DES MEMBRES DU PARLEMENT (Sénateurs et Députés).

432 pages ornées de plus de 1 000 dessins et reproductions photographiques

EN VENTE PARTOUT :

L'exemplaire: broché, 9.50; relié, 15 fr.

Envoi franco recommandé,

FRANCE: broché... 12.70; relié... 18.20

ÉTRANGER: broché... 17 fr.; relié... 23.50

adressés à l'Administration de L'ALMANACH VERMOT

43, rue de Dunkerque, PARIS (10<sup>e</sup>)

Compte chèque postal: 259-10.

Aucun envoi contre remboursement.

Pour la vente en gros:

s'adresser aux MESSAGERIES HACHETTE, 111, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>).

Collaboration des plus éminentes personnalités de la Faculté de Paris

LE IMMENSE SUCCÈS  
**JOURNAL SECRET**  
REVUE MÉDICO-SEXUELLE

ACHÉTEZ aujourd'hui le Numéro 3

En vente partout 3 Frs

POLICE-MAGAZINE  
Direction - Administration - Rédaction  
3, rue Taitbout, PARIS (IX<sup>e</sup>)  
Téléph.: Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R.C.Seine 64-345.

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

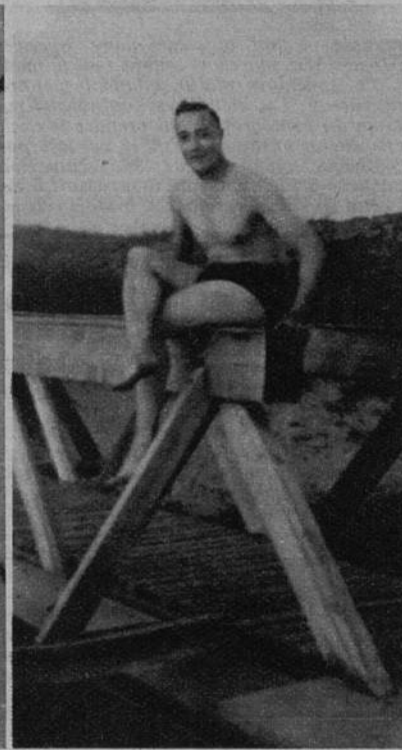
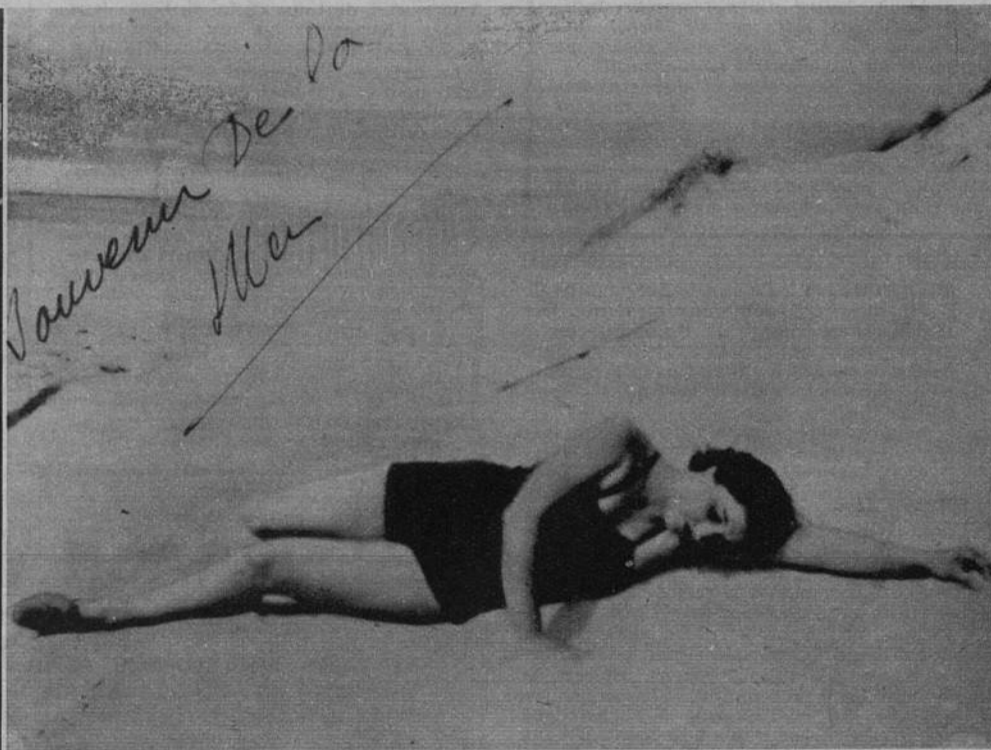
FRANCE — Un an (avec prime) — 75 fr.  
Un an (sans prime) — 60 fr.  
Six mois (sans prime) — 35 fr.  
ÉTRANGER — Un an — 70 fr.  
Six mois — 40 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



L'ex-lieutenant d'Al Capone, Kid Tiger, gangster repenté, cherche un pays qui accepte de l'héberger. La France l'ayant déclaré indésirable, Kid Tiger est parti... pour la République d'Andorre, qu'il espère plus clémente. Voici Kid Tiger caché derrière son journal. (F. P.)

A Troyes, six bandits, bondissant d'une vespasienne, ont dévalisé en plein jour le caissier d'une usine qui portait sur lui une somme de 2 millions. Les gangsters ont pu fuir en automobile. Depuis, leur trace semble perdue. La croix indique le lieu exact de l'agression. (F. P.)



L'instruction de l'affaire Weidmann se poursuit. On recherche un peu partout ce que sont devenus des hommes et des femmes qui jurèrent en relations épistolaires avec le tueur. En attendant le résultat de ces investigations, Weidmann a reçu la visite de sa mère venue d'Allemagne

(à gauche), et ce fut une entrevue émouvante. Au centre, Colette Tricot en vacances (l'inscription est de sa main). A droite, Jean Blanc, au même endroit et à la même époque. (F. P. et Safran.)



La Police Judiciaire a arrêté à Mornay-sur-Aube l'ex-gardien de la paix révoqué, Jean-Marie Noguès, qui, le 22 décembre dernier, tua M<sup>me</sup> Châtillon. Entre temps, Noguès avait « sorti » de force son amie Alphonsine Marcy (ci-dessus) d'une maison close de Châteaudun. (F. P.)

A l'occasion de la nouvelle année et après avoir reçu l'aubade traditionnelle de la musique des gardiens de la Paix, M. Langeron, préfet de police de Paris, a sablé le champagne avec ses agents. (Safran.)